

RÉFLEXIONS SUR LA FOI

[À PROPOS DE LA VIE ET DE L'OEUVRE DE M. LÉGAUT]

SOMMAIRE

Introduction ⁽¹⁾

I. La rencontre avec un disciple

- 1. Familles et traditions. - 2. Filiation divine de Jésus et «Jésus est de Dieu». - 3. «Celui qui a vu Légaut a vu un disciple». - 4. Monsieur Portal. - 5. La transmission de l'essentiel.

II. La « foi » et le discours d'itinéraire de M. Légaut

- 1. Quelques faits rédactionnels qui donnent à réfléchir.
- 2. De Paris aux Granges; foi et pauvreté. - 3. L'épaisseur de la foi.

III. Quatre références bibliques en faveur de la « foi » selon M. Légaut

1. Le « par la foi » de l' *Épître aux Hébreux*, chap. 11.
2. Les récits fondateurs. La « foi adamique »

1. « La foi d' Adam ». - 2. Quatre observations pour compléter la référence à la « foi d'Adam ». - 3. Différence entre le commencement et l'origine ainsi qu'entre la fin et l'ultime. Application à la différence entre foi et croyance. - 4. Autres pistes à propos de la

(1) Originellement, ce texte a été traduit par Nicole Roulive et publié dans un dossier sur M. Légaut, « éveilleur d'humanité », auquel j'ai participé à la demande de Guy Lecomte (*Théolib* 38, 2007, p. 21-28). En attendant sa publication, je l'ai réécrit en espagnol et j'ai surtout développée la troisième partie (biblique). Voir le *Cuaderno de la Diáspora*, n° 17 (2005), p. 127-171. Geneviève Louismet a traduit une nouvelle version en 2018, revue, augmentée et "définitive", destinée à un "dossier Melero" que Xavier Huot voulait éditer. Cependant ce texte, victime d'être inédit, a eu encore une version espagnole postérieure en 2019, qui comprend une dizaine de pages supplémentaires.

différence entre foi et croyance.

3. La foi des disciples durant la vie avec Jésus

1. La foi des disciples avant la « foi chrétienne ». - 2. Apostilles de M. Légaut quant au « Jésus historique » et au « Christ de la foi ». - 3. Foi des disciples, foi en soi et foi d'Adam. - 4. Rencontres singulières. - 5. « Détails accessoires et inutiles », et deux périodes successives des disciples. - 6. La Passion et la Croix. - 7. Autres éléments évangéliques sur foi et conscience.

4. La semence, le levain et le ferment. « Action souterraine et sans visage »

1. Ces images et la foi selon M. Légaut. - 2. La semence, le levain et le ferment dans « L'œuvre spirituelle ». - 3. Le ferment, la semence et le levain dans HRH. - 4. « Action souterraine et sans visage »

Conclusion

INTRODUCTION

J'ai commencé à lire M. Légaut au moment de la publication de *L'homme à la recherche de son humanité* en 1971. Depuis lors il est devenu, petit à petit, un auteur de référence fondamental pour moi, non seulement dans l'ordre de la réflexion et de la connaissance, mais aussi dans l'ordre de « l'existence », où la vie se structure et s'unifie par des initiatives et décisions qui, lorsqu'on y réfléchit, laissent entrevoir qu'elles ont donné corps à l'être singulier qu'on est devenu en un sens même métaphysique.

Je ne raconterai pas en détail comment M. Légaut devint ce référent pour moi, mais j'exposerai trois ensembles de réflexions qui ont trait au centre même de sa vie et de son œuvre tels que je les vois aujourd'hui. Le premier ensemble veut montrer l'importance de rencontrer un disciple, nécessaire pour que l'appartenance à une tradition (non nécessairement à une institution) soit féconde. Le deuxième ensemble envisage ce que la foi a été pour M. Légaut d'après sa vie et

son œuvre. Et le troisième viendra compléter le deuxième ensemble en explorant quatre éléments bibliques sur la foi. Ces trois ensembles, mais surtout les éléments du troisième nous mènent, à mon avis, vers un horizon spirituel assez nouveau et important.

I. LA RENCONTRE AVEC UN DISCIPLE

1. Familles et traditions

1. En premier lieu, il convient de dire que tout homme peut se situer — plutôt que se définir — à l'intérieur d'une des trois grandes traditions du christianisme de l'Occident à partir du XVI^e siècle, selon son affinité avec Ignace, Thérèse, Érasme, Luther ou Calvin, par exemple, et sur le plan plutôt de la réflexion et de la pensée, selon son affinité avec Jean de la Croix, Pascal, Kant ou Kierkegaard entre autres, et de la même façon, un homme de notre époque, quelle que soit sa tradition d'origine et son choix, peut actuellement se situer, tant à l'intérieur du christianisme que dans d'autres traditions, grâce à M. Légaut.

2. M. Légaut, quant à lui, s'est situé dans le christianisme grâce à son mentor, l'abbé Portal qui fut un précurseur de l'œcuménisme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, dont la vie et la personnalité étaient remarquables. Monsieur Portal révéla à M. Légaut (ainsi qu'à ses camarades de l'ENS du groupe Tala) la profonde rénovation spirituelle dont avait besoin le catholicisme et lui fit sentir qu'il pouvait y contribuer personnellement, comme lui-même le faisait et comme en définitive, l'avait fait Jésus dans l'Israël de son temps.

Il s'agissait d'une rénovation qui devait se caractériser par une *intégrité intellectuelle* sans failles face à une modernité (marquée par la science et par l'autonomie du politique) qui, déjà à l'époque, constituait, au moins pour un occidental, l'univers

mental commun dont on ne peut faire abstraction, même pour le critiquer. Ce n'est pas pour rien que M. Portal et le P. Lucien Laberthonnière ont promu un Manifeste, lors de la séparation de l'Église et de l'État de 1905, qui avait deux paragraphes tel que ceux-ci :

Ce qui caractérise notre époque au point de vue religieux, c'est incontestablement que pour la très grande majorité des esprits, le christianisme a perdu son sens, que pour un nombre immense d'âmes dès lors errantes et dispersées il n'est plus la parole de vie, le principe suprême de la lumière et de la force. Et cela n'est pas vrai seulement de la foule inculte qui ignore, c'est vrai aussi et surtout de ceux qui savent, de ceux qui peuplent les Académies, les Universités, les Écoles. Et même, si la masse ne comprend plus le christianisme et s'en détourne systématiquement, c'est avant tout que les différents foyers où s'élaborent la science et la philosophie rayonnent en elle, par les journaux, les romans, les discours et la législation, des idées qui la dirigent en sens contraire.

Voilà le fait. Sachons, nous chrétiens, le reconnaître humblement et sincèrement. Un monde intellectuel s'est constitué en dehors du christianisme et contre lui. Et c'est ce monde-là qui règne sur les esprits, c'est ce monde-là qui parle haut, qui écrit, qui enseigne, qui est écouté. Jusqu'ici nous nous sommes complu à penser qu'il occupait seulement une place parmi nous, que nous demeurions quand même un pays catholique et qu'en conséquence il était chez nous, comme un ennemi qui nous aurait envahis. Et de ce point de vue nous pouvions croire qu'établis dans nos positions nous n'avions qu'à nous défendre et à nous préserver contre ses envahissements, qu'à repousser ses doctrines pour mettre les esprits à l'abri de ses atteintes. Mais il apparaît bien maintenant que c'est nous au contraire, qui sommes chez lui ; et il y a longtemps déjà qu'il a commencé à nous le faire sentir. ⁽²⁾

3. M. Légaut a adhéré à cette mission à la suite d'un long processus et d'une « délicate émancipation » ⁽³⁾ pour laquelle

⁽²⁾ Fernand PORTAL, *Refaire l'Église de toujours*, Paris, Nouvelle Cité, 1977, p. 84-85.

⁽³⁾ HRH, p. 225 et suivantes.

il est nécessaire de rencontrer un authentique disciple qui soit lui-même bien placé dans sa propre société. La même émancipation est possible grâce à la lecture et à la fréquentation d'un auteur qui nous transforme peu à peu.

M. Portal délivra ces jeunes de l'École Normale Supérieure, d'une part de la peur du croyant de chrétienté qui est sur la défensive face à la société et au monde, d'autre part il libéra en eux l'appel au « don total » qu'il distingua nettement des formes sous lesquelles ce don se concrétisait à l'époque (le sacerdoce et la vie religieuse) ; et en troisième lieu, il leur montra indirectement à travers ce qu'ils entrevoyaient de ses propres conflits avec l'Institution, que le chemin de la fidélité est ardu ⁽⁴⁾.

Comme fruit de ces perspectives, il devint clair pour M. Légaut, avec le temps, une fois écartée l'adhésion aux formes du passé et l'encadrement proposé normalement, que l'appel au don total ne signifiait pas, en ces temps de changement face à l'avenir, de fonder ou d'élaborer des institutions ou des systèmes, mais de semer en passant, de chercher et d'essayer des chemins provisoires pour vivre et ensuite, de faire place à d'autres et de disparaître comme le ferment, la graine et le levain au sein du silence et de l'oubli, où le monde et la réalité s'ouvrent sur l'au-delà de soi et où tous nous allons entrer.

2. *Filiation divine de Jésus et «Jésus est de Dieu»*

En réfléchissant à ce qu'il avait vécu, M. Légaut, déjà adulte,

(4) Sur la qualité "ardue" de la vie de disciple : « Je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom », dit le Seigneur à Ananias à propos de Paul. « Lequel des prophètes, vos pères n'ont-ils pas persécuté ? », demande Étienne à ses ennemis avant d'être lapidé. Voilà deux citations des *Actes des Apôtres* (9, 16 ; 7, 52) qui mentionnent ce que l'ainé doit éveiller chez un jeune en vue de devenir disciple car le « don total » conduit au minimum à une sorte de « souffrance dominée » (cf : Note 4 de la version espagnole (*Cuaderno de la diáspora*, n° 17, Madrid, 2005), (Cf : TF [1989], p. 31, et IIPAC, 392).

a parlé comme personne d'autre de la paternité humaine comme de la paternité spécifique entre un ancien et un jeune sur le plan spirituel ; paternité qui s'étend à la rencontre possible entre un auteur et son lecteur quand tous deux atteignent le niveau de la création.

Fruit de ce double discours, que l'on peut trouver dans deux chapitres de *L'homme à la recherche de son humanité*, M. Légaut exposa ensuite dans *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* ⁽⁵⁾ le chemin de réflexion du croyant qui fait sienne l'affirmation centrale dans le christianisme que Jésus est « fils de Dieu ». Mais il fit encore un pas de plus. Quelques années plus tard, en 1975, pour susciter précisément cette réflexion, tant en lui-même que chez d'autres, il préféra éviter le terme « fils » et dire simplement : « Jésus est *de* Dieu » ⁽⁶⁾.

Grâce à ce processus personnel qui donne à réfléchir, M. Légaut en arriva à cette singulière élisio n du terme "fils" et, comme résultat, à ce génitif de détermination et d'appartenance (être *de*) qui confère une intensité particulièrement éloquente à la phrase, en premier lieu parce qu'il dépouille le contenu de cette confession des risques d'anthropomorphisme qui l'asphyxiaient jusqu'à la rendre incompréhensible ; en second lieu parce qu'il la libère des excès opposés de docétisme, qui la dévoyaient de manière inacceptable et en troisième lieu, parce que de cette façon, il rend à la phrase sa force d'affirmation nue, de pure confession concernant une relation entre Jésus et « son » Dieu qui est communion dans l'ordre de l'être, au-delà de toute imagination. Ainsi, par ce dépouillement de l'imaginaire, nous pouvons affirmer que, de même que M. Légaut dit de Jésus qu'il est « *de* Dieu », ceux qui ont connu Légaut peuvent dire de lui qu'il était « *de* Jésus » de

⁽⁵⁾ IIPAC, p. 94-106.

⁽⁶⁾ Voir IIPAC, p. 94-106 et ensuite *Patience et passion d'un croyant* (PPC), 1976 et 2000, p. 216.

telle sorte que, inversement, Jésus aussi était « de Légaut ».

3. «Celui qui a vu Légaut a vu un disciple»

Dans ce sens, lors d'une visite de M. Légaut à Barcelone, un ami me dit dans le feu d'une conversation « à deux » au cours de laquelle nous passions en revue nos vies, nos lectures et nos rencontres les plus significatives et concrètement, ce que nous avait apporté de lire et connaître personnellement M. Légaut : « Qui a vu Légaut a vu Jésus ». Je comprends que cette phrase puisse être taxée par d'aucuns « d'illuminisme » et de « subjectivité » mais, cependant, la tradition dite du christianisme, ne naît-elle pas toujours de semblable reconnaissance ? Cette phrase ne rappelle-t-elle pas la force de certains versets de Paul et de Jean sur le rayonnement, la transparence et la transmission ⁽⁷⁾ ? Et n'est-ce pas quelque chose de semblable que certains auraient pu ressentir après avoir connu les croyants ou mieux, les hommes de foi que nous avons nommés au début ?

Ma réponse, en tout cas, fut plus discrète, non pas par timidité ou par manque d'engagement, mais par un certain sens de la pudeur dans notre propre réflexion, car je lui répondis que pour moi, « qui a vu Légaut a vu un disciple », laissant ainsi entendre que Jésus reste toujours à l'horizon, entouré d'une réserve ouverte au mystère, au devenir et aussi à la critique prudente de nos propres formulations enthousiastes. Sinon, ne pourrions-nous pas dévier, tout de suite, vers des discussions et des scissions idéologiques comme celles que Paul a dénoncées au commencement de sa *Première épître aux Corinthiens*, 1, 10-12 ?

De toute façon, la phrase de mon ami n'était manifestement ni contraignante ni idéologique. C'était une opinion qui n'était, finalement, qu'une invitation à en faire l'expérience, à

⁽⁷⁾ Cf. : *Épître aux Corinthiens II*, fin du chap. 3 et Évangile de Jean, commencement du chap. 14.

entrer dans la lecture de M. Légaut. Mais je reviens à ma réponse car quelques ans après, en 1990, lorsque M. Légaut est mort, et répondant à la demande d'un ami et d'une revue, j'ai cru de mon devoir d'exprimer pour une fois, quelque chose qui n'était pas tout à fait la phrase de mon ami mais une formulation en accord avec ma réponse : si voir M. Légaut n'est pas voir Jésus, pour quelques-uns l'avoir connu équivaut à avoir vu un *disciple* de Jésus :

...M. Légaut a été pour beaucoup une bénédiction. Les yeux de la foi ne se sont pas sentis frustrés à la lecture de ses textes ni en faisant connaissance avec l'homme qui les avait écrits. Sans démonstration spectaculaire et sous l'apparence d'un livre comme les autres et d'un homme ordinaire, ces yeux purent enfin se reposer en entrant en contact avec un auteur qui leur parlait comme personne ne l'avait fait depuis de longues années et en engageant le contact avec un homme qui leur en rappelait un autre comme peu auparavant l'avaient fait. Cette bénédiction d'avoir connu un homme ordinaire, qui avait un cœur de *starets*, *d'abbas*, de *monachus*, de contemplatif, de médecin et conseiller, de docteur et maître, de témoin et d'apôtre, a permis à beaucoup de reconnaître une communion invisible mais profonde, propre à ce milieu mystérieux et vivant qui se précise tout au long de la vie et sur laquelle il nous dit un jour avoir inventé un nom à consonance teilhardienne : « *fidésphère* ». Pour eux, ce fut comme la rencontre tant attendue d'un être qu'ils cherchaient secrètement. Ils attendaient quelqu'un qui, sous une forme nécessairement laïque et à titre personnel, fût à leurs yeux « disciple de Jésus », « homme de Dieu » et « Père de l'Église » sous une forme telle que l'intensité du génitif, c'est-à-dire l'intensité dans la valeur grammaticale de détermination, de dépendance ou d'appartenance entre les deux référents mis en relation (d'un côté l'homme Légaut et de l'autre, les trois autres nommés : Dieu, Jésus, le christianisme), créât un vaste et indispensable climat de confiance, de liberté et de mystère pour que les tentatives, les ratés, les échecs et les réussites propres à notre temps portent leurs fruits dans une direction bien précise, parmi toutes celles qui forment la grande tradition spirituelle de l'Occident. Si à propos de M. Légaut, à l'ombre de sa mort, je crois qu'il faut dire — pour une

fois et sans qu'il faille le répéter — qu'il était « de Dieu », il me semble tout aussi juste de dire (avec toutes les réserves et nuances que certains jugeront nécessaires pour écarter tout relent d'illumination ou de charisme) que Dieu est « de Légaut », au moins pour quelques-uns de ceux qui l'ont connu...⁽⁸⁾

4. *Monsieur Portal*

Cependant, dans ce texte, il manquait *le maillon vivant et invisible de Monsieur Portal*. M. Légaut et ses amis crurent découvrir, sans aucun doute, en M. Portal, quelque chose du rayonnement et de la transparence dont parlaient Paul et Jean. Ils ont vu en lui un disciple comme je l'avais exprimé en répondant à mon ami à propos de M. Légaut. Ce contact, d'une certaine manière directe et au-delà du temps, fut la source de la distinction que fit M. Légaut par la suite entre un christianisme d'appel centré sur la connaissance intime de Jésus et de son épopée humaine, et un christianisme d'adhésion et d'observance à une doctrine dogmatique, à une loi morale et à certains rites dont Jésus est la pièce maîtresse et dont on lui attribue littéralement l'institution⁽⁹⁾. Vingt-cinq ans après la mort de M. Portal et vingt ans avant de publier son œuvre de 1970-1971, M. Légaut, à cinquante-deux ans, résumait en termes que certains pourraient qualifier également de subjectifs et sans doutes passionnés, ce qu'avait signifié pour eux rencontrer l'abbé Portal, qui était toute discrétion :

[...] *qu'il y a loin entre être religieux et avoir connu et reconnu un vrai disciple de Jésus-Christ !* Monsieur Portal fut pour nous ce disciple. Certes, nous pratiquions régulièrement, scrupuleusement notre religion, comme on le fait sans effort quand on a été élevé en milieu chrétien. Mais qu'il y a loin entre cette pratique religieuse qui ne prend

⁽⁸⁾ Cf. : *Cuadernos de la Diáspora* 3, Madrid, 1995, p. 90-91. Article : « Réflexions à l'occasion de la mort de M.L. » Traduction de Pierrette Bourrat, en 1991.

⁽⁹⁾ *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (MECP) p. 165-170.

qu'un peu de la vie et le don total ! En vérité, qui n'a pas fait de soi le *don total*, qui se refuse, même seulement implicitement, à le faire, n'est pas digne de connaître Jésus-Christ. M. Portal libéra en nous ce désir du don absolu. Et l'appel de Jésus Christ résonna en nos cœurs comme au premier temps.

M. Portal était bien le disciple de Celui qui demanda au jeune homme riche de donner tous ses biens aux pauvres et qui le laissa ensuite s'éloigner sans faire un geste pour le retenir. Qui ne peut pas donner tout ne peut rien donner. Devant lui il vaut mieux se taire et passer. Discretion et exigences admirables. Comment ne pas atteindre ainsi, jusqu'au fond du cœur, les jeunes qui puissent comprendre ? C'était la Bonne Nouvelle qui n'était qu'une nouvelle comme les autres pour ceux qui n'étaient pas prêts de la recevoir. Nous étions prêts à l'entendre. M. Portal était digne de l'annoncer.

M. Portal était prêtre – mais il était surtout disciple de Jésus Christ. Ce fils spirituel d'un des grands réformateurs au clergé du XVIIe siècle était prêtre *avec le plus extrême effacement*. Il pensait sans doute que plus la mission que l'on porte est spirituelle, plus on doit la laisser rayonner invisiblement et insensiblement sans autrement l'affirmer et l'imposer. Ce prêtre, naturellement assez distant, à qui il n'était pas facile de se confesser, dont il était encore plus difficile de faire son directeur de conscience, régnait sur nos âmes par sa seule présence. Il savait parler de Jésus Christ comme de son Maître.

Chez lui le témoignage primait l'enseignement. La méditation de Jésus Christ, la fidélité à Jésus Christ dans sa vie personnelle était plus immédiatement à l'origine de ce qu'il nous disait que la lecture des livres et la connaissance de la doctrine. Plus intuitif qu'érudit. Intellectuel, certes – et de grande classe – mais parce qu'il était un spirituel, non pas un spécialiste. Vraiment, avec lui nous comprenions cette parole de St. Paul : « La foi vient par l'ouïe ».

Il était l'Ancien, au sens très précis du terme utilisé dans les Actes des Apôtres pour désigner celui qui avait vu et entendu le Seigneur. Il était celui qui allait devant sur le chemin qu'il nous fallait pren-

⁽¹⁰⁾ Extrait d'un texte prononcé par M. Légaut en 1952, dans la crypte de la Basilique de Fourvière à Lyon, pour le 30e anniversaire de la Paroisse universitaire. Inédit connu grâce à Thérèse De Scott en 1996, provenant des Archives des jésuites de France : fonds du Père R. d'Ouince (Cf : *Cuadernos de la diáspora* 16 [2004], p. 12-13).

dre aussi. Qu'il est précieux d'avoir un tel conducteur à l'origine de sa vie pour se lever et partir à son tour ! ... (10)

5. *La transmission de l'essentiel*

Au vrai, comme disait M. Légaut, l'essentiel ne s'enseigne pas (11) mais il est vrai également qu'il se transmet et se reçoit, bien qu'indirectement, car la vie passe d'un témoin à l'autre. « L'acte s'enflamme » en nous à partir de l'irradiation que nous en captons chez un autre. En ce sens, qui cherche trouve car s'il cherche, c'est que d'une certaine façon il a déjà trouvé (en outre, on ne sait avoir trouvé que par la suite, dans le souvenir et la vérification de ce que l'on continue à chercher).

Dans l'ordre spirituel, il est inutile de vouloir épargner le chemin à quelqu'un et lui donner quelque chose de tout fait. Le chemin est toujours au terme et le terme dépend toujours du chemin. C'est pourquoi, rapidement, il n'y a plus ni rang ni hiérarchie dans ce domaine : un maître suscite de nouveaux maîtres plus que des disciples (qui peuvent toujours en rester à l'imitation ou à la pure glose d'un épigone) et un père plus que des fils, suscite de nouveaux pères (12). Dans tous les ordres de la vie et par conséquent aussi dans le domaine spirituel, il y a une amorce qui est irremplaçable, il y a une étincelle initiale, attrait qui ne se transmet que d'existence à existence, de personne à personne et de cœur à cœur.

Tel est le sens véritable du « *ex auditu* » de la « *foi* », et non la prédication à un collectif. C'est l'acte au-delà de la manière de dire et de faire, ou mieux c'est cette dimension de l'acte qui n'est l'objet ou le terme ni de la détermination de la volonté ni de la logique de l'intelligence mais qui est le fondement

(11) *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, p. 19 et *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* (DS), p. 28 et 90.

(12) Cf. : HRH, p. 17 ; DS, p.88 ; MECF, p. 185.

même du sujet, une sorte de « sentiment fondamental », pas exclusivement de l'ordre du psychologique, que la mémoire capte indirectement à travers l'activité du souvenir dont le cœur est la reconnaissance ⁽¹³⁾ ; reconnaissance de disciple à disciple, de témoin à témoin, mais pas de ceux qui transmettent et reçoivent une doctrine mais de ceux qui éveillent l'un à l'autre, le sens et le goût de l'itinéraire.

Comme l'observait M. Légaut ⁽¹⁴⁾, si le christianisme s'est maintenu au long des siècles, ce ne fut pas grâce à ses alliances avec le pouvoir politique ou par la consolidation à tout prix de ses structures ou encore par un alignement de son message sur les attentes infantiles et ataviques des hommes, mais parce qu'il y a toujours eu quelqu'un qui s'est levé, qui s'est mis en route et a cru être en relation avec Jésus comme on peut deviner que l'ont été la mère de Jésus, Pierre, Jean, Marie-Madeleine et Paul, par exemple. M. Légaut et M. Portal ont vécu quelque chose de semblable. Le christianisme est une tradition vivante grâce à des lignées, des dynasties et des familles spirituelles de ce type ⁽¹⁵⁾.

II. LA « FOI » ET LE DISCOURS D'ITINÉRAIRE DE M. LÉGAUT

1. Quelques faits rédactionnels qui donnent à réfléchir

Comme je le disais au début, j'ai commencé à lire l'œuvre majeure de M. Légaut, *L'accomplissement humain*, par le début, c'est-à-dire par *L'homme à la recherche de son humanité* ou tome I,

⁽¹³⁾ Je dois ces dernières expressions au Dr BOFILL, *Obra filosòfica*, Barcelona, Ariel, 1967, p. 69-74, « Note sur la valeur ontologique du sentiment » et p. 105-160 « Pour une métaphysique du sentiment ». Sur « l'acte », cf. Prière IV, dans *Prières d'homme*, 1984.

⁽¹⁴⁾ Cf. : IIPAC, p. 83-84 et 318 ; ME, p. 90.

⁽¹⁵⁾ Cf. : HRH, p. 220-221.

bien que le tome II, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* ait été publié quelques mois auparavant pour des raisons commerciales. Je me souviens encore combien alors, m'avait choqué le titre du premier chapitre : « La foi en soi ». Je compris rapidement cependant, que le titre n'était pas « la foi en elle-même » mais « en soi-même ». Alors ce qui me frappa, ce ne fut pas son aspect intellectuel mais un contraste : la « foi en soi » renvoyait à la subjectivité, à la pensée libre, à quelque chose qui semblait aller contre les vertus traditionnellement chrétiennes, telles l'humilité, la négation de soi et l'obéissance, face à l'orgueil et à la subjectivité.

Le discours moral habituel m'avait fait entrer à contrepied dans le livre, mais aussi le discours théologique. De sorte que j'attendais une œuvre universitaire : avec définition des termes, exposition d'informations et argumentations sur la foi dans le sens de croyance et d'une doctrine à croire. Or le texte, rigueur et précision mises à part, sans une seule citation, manifestait tout de suite que sa vigueur procédait plutôt du témoignage et de la fermeté avec laquelle l'auteur invitait le lecteur à se pencher sur lui-même et à partir de sa propre existence, comme lui-même l'avait fait. Il ne s'agissait donc pas d'un livre de doctrine mais d'itinéraire, comme il le précisera plus tard, en présentant son œuvre ⁽¹⁶⁾.

Cette distinction est absolument capitale. Le fait que les livres de M. Légaut soient des livres d'itinéraire plutôt que de doctrine est la raison principale pour laquelle, dans le tome I, M. Légaut n'emploie le terme « Dieu » qu'au-delà de la moitié du livre ⁽¹⁷⁾, et que pour la même raison dans le tome II, comme nous l'avons déjà remarqué, il consacre toutes les

⁽¹⁶⁾ Cf. : « M. Légaut et son message essentiel », *Cahier des Avents*, Castres, 1971 pp. 39 et suite.

⁽¹⁷⁾ Cf. : HRH, p. 157 (les termes “doctrine” et “idéologie” ne paraissent pas non plus dans la première partie de HRH).

⁽¹⁸⁾ Cf. : IIPAC, p. 66-71, 96-99, 104-106, par exemple.

pages qui sont nécessaires pour arriver à l'affirmation de la filiation divine ou de la divinité de Jésus et qu'ensuite, quelques années après, il n'utilise plus le terme de « fils » ⁽¹⁸⁾. Comme cette omission n'est pas une négation mais un moyen pour arriver à une affirmation, il ne fallait pas non plus dispenser l'homme — le lecteur —, dans le tome I, de chercher le chemin pour parvenir à nommer Dieu de manière significative et non de manière vide ou équivoque, comme cela arrive trop souvent ⁽¹⁹⁾.

Dans les livres d'itinéraire au moins, le « *fieri* » (le devenir) des idées leur est intrinsèque, la genèse de la pensée est lumière pour la pensée elle-même. Or, cette manière de procéder, marquée par une discrétion voulue (ne pas se presser de nommer Dieu ; prendre son temps au sujet de la « divinité » ou de la « filiation divine » de Jésus, ou renoncer au terme de « fils » à propos du rapport de Jésus avec son Dieu ⁽²⁰⁾), amène à réfléchir et alors, l'utilisation par M. Légaut du terme de « foi » dès le début de *L'homme à la recherche de son humanité* nous étonne. Ce qui suit est donc une réflexion à propos de ce procédé discret de M. Légaut sur « Dieu » mais également de la présence claire du terme de « foi » dès le début du livre. Cette réflexion nous mettra sur la piste du sens particulier que ce terme de « foi » a pris pour M. Légaut, petit à petit et explicitement.

2. De Paris aux Granges. Foi et pauvreté

La manière discrète de procéder qui était la sienne pour nom-

⁽¹⁹⁾ Puisque ce sont des livres d'itinéraire, M. Légaut évite, dans les deux tomes, le vocabulaire religieux convenu (esprit, grâce) et il utilise par contre, des termes communs (comme "présence") auxquels il confère une signification spécifique de son choix.

⁽²⁰⁾ M. Légaut précisa que dire « Jésus est de Dieu » lui paraissait plus évocateur que dire les deux affirmations habituelles : ou bien « Jésus est fils de Dieu » (c'est pourquoi il supprime le mot « fils ») ou bien que « Jésus est Dieu » et c'est pourquoi il préfère ajouter la préposition de et dire « Jésus est de Dieu » Voir: PPC (1990) p. 215-216 (cf MECP, p. 244).

mer Dieu et dire le rapport entre Jésus et Dieu et par contraste, le fait de nommer la foi dès le début correspondaient au chemin que M. Légaut avait suivi à partir de sa crise personnelle, latente dans les années 30 et devenue manifeste avec la « drôle de guerre ».

Ce chemin l'a conduit en quelques années, à se distancier du groupe élargi des Tala, à se marier et à fonder une famille, à acquérir la propriété des Granges de Lèsches dans le Haut-Diois, à se faire berger et paysan, à abandonner l'université et à mettre les livres au rancart. Tout cela signifiait pour lui « s'enterrer » dans le monde des gens qui vivent du travail de leurs mains ; monde concret, familial, matériel et bénéfique en raison de son épaisseur humaine.

Ce n'est qu'au bout de dix ans de cette nouvelle vie, de cette descente sans retour dans l'échelle sociale et de cet enracinement dans la vie commune, travail manuel, famille et relations, que M. Légaut s'est remis à écrire (correspondance mise à part) quelques petits essais occasionnels (méditations, témoignages) dans lesquels peu à peu, au cours de dix années supplémentaires, il abandonnerait progressivement un langage où se mêlaient encore trop le religieux et le personnel, comme c'est le cas dans *Travail de la foi* (1962), pour en arriver à cette forme d'écriture nue, caractéristique de *L'homme à la recherche de son humanité*, abstraite par discrétion mais concrète par la véracité grâce à laquelle M. Légaut a pu finalement, conformément à ses exigences personnelles, parler à l'homme de l'homme, d'homme à homme, et s'adresser ainsi à quiconque avait déjà réfléchi à sa propre vie, dont faisaient partie, sans être la partie la plus fondamentale, ses croyances religieuses ou laïques. C'est pourquoi M. Légaut signalait, dans son Introduction au tome I (HRH), qu'il était chrétien en fait, en affirmant en même temps que ceci n'intervenait pas directement dans son discours.

Au début des années 30, bien que son chemin ait été jus-

qu'alors fondamentalement vrai (c'est pour ça qu'il put le redécouvrir par la suite d'une autre façon, à soixante-dix ans), et malgré tout ce qu'il avait atteint à partir de l'impulsion donnée par M. Portal (qu'il connut à dix-neuf ans et qui mourut lorsqu'il en avait vingt-six), M. Légaut ressentit une espèce de carence fondamentale dans sa vie, masquée par son activité à l'époque. Les projets communautaires, les méditations en groupe sur les évangiles, le succès des livres qui rassemblaient ses méditations, le réseau d'amis dans la moitié de la France qu'il visitait et avec qui il se réunissait en été, tout cela créait un christianisme plus authentique mais d'autre part dissimulait une situation fautive qui lui était particulière et dont — comme il le confessa plus tard — il aurait été incapable de se libérer s'il n'y avait pas eu la guerre qui mit en question l'ordre antérieur de la société et la vie de chacun.

D'abord l'échec du petit groupe de type monastique, célibat inclus, consacré à la science, la vie spirituelle et l'apostolat ; ensuite sa solitude à partir de 1933, suite au mariage du dernier compagnon du petit groupe du départ, suivie d'une instabilité qui oscillait entre fuir ou convertir en absolu le groupe plus étendu et aussi la fonction qu'il y jouait de leader inaccessible et unique ; et pour terminer, son inaptitude pour le commandement qu'il découvrit pendant la guerre et qui lui révéla son « manque de caractère », dissimulé par son rang académique élevé ; manque qui en outre, lui paraissait être une des raisons essentielles de la déroute de son pays puisque, de son point de vue il y avait aussi un manque semblable, c'est à dire une démoralisation de base dans toutes les couches de la société ⁽²¹⁾.

Ces trois éléments joints révélèrent à M. Légaut à quel point il y avait dans sa vie une « carence d'être » non seule-

⁽²¹⁾ Cf. : *Travail de la foi*, 1962, « Confession d'un intellectuel » ; PPC, 1976. Voir aussi l'intéressante analyse de l'historien Marc Bloch, *L'étrange défaite*. Témoignage écrit en 1940, Paris, Gallimard 1990.

ment psychologique : un manque d'épaisseur et vigueur qui était incontestable, malgré l'authenticité de son « don total ». Cette carence de base et ce manque de fermeté et équilibre dans sa vie étaient dus en partie à sa formation de jeune privilégié et aussi à un christianisme qui, tout en ne détruisant pas l'humain, l'empêchait de se développer conformément à son être, en prétendant seulement le perfectionner de façon idéologique ⁽²²⁾. Tout cela empêchait M. Légaut, avant de monter aux Granges, d'être à la hauteur d'un discours qu'il se sentait cependant, sans le savoir, appelé à développer.

3. *L'épaisseur de la foi*

J'aimerais retenir le terme « d'épaisseur » pour ce qu'il implique de solidité, stabilité, ténacité, patience et responsabilité, mais en même temps pour ce qu'il comporte d'opacité, de lenteur et d'obscurité, chose qui incommode l'intellectuel qui tient pour modèle sensible de la connaissance la vision et la clarté et non le toucher, le goût et l'odorat, avec leur immédiateté sans réflexion ⁽²³⁾. Et j'aimerais en outre rapprocher « l'épaisseur » avec la « foi » pour bien comprendre ce que celle-ci signifie fondamentalement pour M. Légaut.

Après ce que je viens de rappeler de son itinéraire jusqu'à la fin des années 30, la période des Granges à partir

⁽²²⁾ Cf. : IIPAC, p. 384.

⁽²³⁾ Il y a au moins deux *épaisseurs* pour M. Légaut. Il y a « l'épaisseur » de la vie avec la difficulté de reconnaître le moment opportun non pour l'enseignement mais pour le témoignage : « qu'il est difficile à un intellectuel de ne pas parler quand il y a quelque chose à dire mais que son heure n'est pas venue parce qu'il a encore beaucoup à découvrir dans *l'épaisseur* de sa vie, lourde à porter ! » (TF, éd. 1989, p. 20). Et il y a l'« épaisseur » des « matières singulières » comme celle de comment affirmer ou pas, d'une façon authentique, la divinité ou la filiation divine de Jésus. Voir, dans ce sens : « *l'épaisseur* questionnante mais aussi appelante de ces matières singulières qui à vrai dire, ne supportent que le témoignage car, hors de la vie de celui qui les expose, elles ne sont plus que l'ombre caricaturale d'elles-mêmes » (IIPAC, p. 77). Sur « ces matières », voir les pages indiquées dans la note 18.

de 1940 a été un second commencement et en partie aussi une convalescence inconnue puisque M. Légaut, qui se croyant en bonne position pour travailler à l'avenir du christianisme, ne l'était pas en réalité parce qu'il n'était pas bien à sa place dans le réel.

Durant cette période des Granges, petit à petit, la foi cessa d'être une catégorie religieuse mélangée avec la croyance ou équivalente à celle-ci, se référant d'abord à Dieu comme terme d'un « don total » qui serait plutôt sentimental ou cérébral, ou les deux à la fois, mais non pas un don intégral et global. La foi devint alors, avant tout, une catégorie humaine : *l'attitude centrale de l'homme face à sa propre existence* ; l'action d' « épouser sa propre existence », d'y « adhérer », de l'affirmer et d'y dire un certain « oui » à soi-même et aux siens jusqu'à la fin ; un « oui » dans lequel le pardon vers le passé et la promesse vers l'avenir prennent vraiment leur place ⁽²⁴⁾.

Les années des Granges furent les années d'une « vie cachée ». Elles donnèrent du poids à la certitude que ce n'est qu'à partir de cette « foi en soi » et par la maturité spirituelle de sa propre existence que l'homme « devient soi ». Cette maturité se découvre au niveau où la personne est en jeu, au niveau où surgissent les « exigences intérieures » qui ne sont pas étrangères aux « instincts fondamentaux » mais qui sont différentes des « désirs immédiats ». L'homme, peu à peu, à mesure qu'il suit son chemin, accède à une « intuition de Dieu, réfléchie mais toujours tâtonnante », bien que toujours plus consistante. Ceci se produit en même temps que l'homme s'émancipe existentiellement, qu'il le sache ou non, de la croyance spontanée et cer-

⁽²⁴⁾ Voir : 2 Cor. 1, 19-22. Sur le pouvoir de Jésus sur le passé et l'avenir, comme pouvoir de pardonner et de tenir la promesse, voir : Hannah ARENDT, *The Human Condition*, The University of Chicago Press, 1998, p. 238-247.

⁽²⁵⁾ Cf. : *Prières d'homme*, Paris, Aubier, 1984, p. 10-11. Cette « émancipation existentielle » par rapport aux croyances, dont parle le texte, synthétise

taine du début sur Dieu ; croyance qui au contraire (c'est-à-dire, si on n'avance pas sur ce chemin) sera ou bien abandonnée ou bien seulement maintenue mécaniquement ⁽²⁵⁾.

Grâce à cette maturité spirituelle due aux trente années de vie aux Granges, M. Légaut se rendit compte des difficultés que rencontre un chrétien de souche, d'un milieu bourgeois et citadin, pour arriver à tout ce qu'il doit oublier, apprendre, espérer et prendre en patience pour aboutir à parler à l'homme de l'homme, d'homme à homme ⁽²⁶⁾, si cela faisait partie de ses capacités et par conséquent aussi de ses exigences ⁽²⁷⁾.

« La vie spirituelle n'est pas nécessairement chrétienne », disait M. Légaut ⁽²⁸⁾. — Comme pour toute autre tradition religieuse, pourrions-nous ajouter. Mais arriver à assumer ces deux affirmations complémentaires et non seulement de manière cérébrale ou suivant la mode relativiste mais de manière existentielle n'est pas l'affaire d'un jour. Comme il n'est pas non plus l'affaire d'un jour qu'on arrive à une manière particulière de parler de l'homme dont résulte en outre une compréhension et un discours différents à propos de Jésus et de « son » Dieu, propres à la « religion d'appel ».

Cette possibilité et aussi cette nécessité — dans un temps comme le nôtre qu'à la même époque (quelques années plus tôt), D. Bonhoeffer ressentait comme un appel à cheminer et penser « devant Dieu sans Dieu » et à le rencontrer au centre de l'existence et du monde et non aux marges (pas aux limites) — est ce qui au fond, amena M. Légaut aux Granges et lui fit ensuite écrire *L'accomplissement humain*, dans lequel, comme

deux des quatre expressions (ou syntagmes) qu'à d'autres occasions, nous avons énumérées en résumant l'itinéraire de l'homme quant à ses croyances proposé par M. Légaut : « délicate émancipation », « vigoureuse indépendance », « progressive substitution » et « merveilleuse insécurité » (HRH, p. 225 ; MECP, p. 210 ; Pd'h (1984) p. 10-11 ; IIPAC, p. 320).

⁽²⁶⁾ Cf. : IIPAC, chap. 12, section 3 (très important à connaître).

⁽²⁷⁾ Cf. : MECP, p. 195 ; *Intériorité et engagement*, p. 85 et DS, p. 21-22.

⁽²⁸⁾ Cf. : HRH, p. 8-9 et *Méditation d'un chrétien* du XXe siècle, p. 5.

nous l'avons dit au début de cette deuxième partie, la narration abstraite (ou la description discrète) de son itinéraire commence non en parlant de Dieu, qu'il ne nomme pas avant d'être bien avancé dans *L'homme à la recherche de son humanité*, mais en parlant d'une « foi sans foi », antérieure à la croyance en des croyances et distincte de celle-ci ⁽²⁹⁾. La maturité de la vie rend évident ce sens de la pudeur et du mystère que le monde ecclésiastique ignore et qu'en outre il interprète mal puisqu'il pense que tout cela conduit à une réduction de la foi ou à la négation de quelque doctrine invariable.

III. QUATRE RÉFÉRENCES BIBLIQUES EN FAVEUR DE LA « FOI » SELON M. LÉGAUT

Pour faire face à cette incompréhension ecclésiastique et pour mieux comprendre aussi l'importance de ce que M. Légaut a compris comme « foi », j'ai fait mémoire de quatre éléments des Écritures. Ces quatre éléments pourront nous aider à mieux situer et mieux comprendre le noyau de l'itinéraire de M. Légaut comme mouvement de foi et l'envergure

⁽²⁹⁾ Les distinctions que M. Légaut fait au sujet de la foi et des croyances sont comparables à celles qu'il fait au sujet de la prière et des prières. De sorte qu'on pourrait intervertir ses propos en maintes occasions. Selon M. Légaut, avant la « prière proférée » et la « prière proprement chrétienne », il y a en l'homme une « prière silencieuse », une « oraison sans foi » (c'est-à-dire, indépendante des croyances) ou une « prière essentielle » qui serait une sorte « d'état de prière », lequel est en acte bien que secrètement, à partir du moment où l'homme franchit le seuil de la vie spirituelle, prend la vie au sérieux et reconnaît dans ses exigences intérieures un caractère absolu qui a rapport avec la foi en soi et en l'autre. En ce sens, de même qu'il y a une prière proférée, il y a une foi proférée, de même qu'il y a par la suite, une foi proprement chrétienne mais aussi une foi silencieuse, une foi sans foi, une foi essentielle et une sorte d'état de foi. Tout ceci est développé dans mon étude post-liminaire de *Prières d'homme* (Madrid, AML, 2017, p. 109-112 ; voir une version en français, faite par Normand Beaudoin). M. Légaut parle, en effet, d'une « prière essentielle » dans un *Topo aux Granges*, de 1962, publié dans le *Cuaderno de la diáspora* 7, pp. 23-30. Voir : *Topos des Granges - 1962*, ACML, éd. X. Huot, 2018, p. 106-110.

aussi de sa découverte de la foi comprise comme l'attitude fondamentale de l'homme dans la vie et non pas comme croyance, c'est-à-dire, comme une adhésion à une doctrine sur Dieu ou sur le sens de la vie, fut-elle la meilleure possible à une époque précise, ou bien comme adhésion et confiance accordées à un témoin qui nous transmet une doctrine.

1. LE « PAR LA FOI » DE L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX, CHAP. 11

Si nous nous intéressons d'abord au Nouveau Testament, je pense surtout à un premier élément à propos de la foi dans la perspective de M. Légaut.

Les cinq premiers chapitres de *L'homme à la recherche de son humanité*, qui commencent avec la foi en soi, la foi conjugale et la foi paternelle et filiale, sont en harmonie (comme aussi les deux derniers chapitres de IIPAC) avec *l'élan* du fameux chapitre onze de *l'Épître aux Hébreux* dans lequel l'auteur ne fait pas mention des croyances en dehors de quelques versets mais parcourt l'épopée d'Israël tout au long de sa vie et de son histoire par une sorte d'hymne à la foi comme une force interne aux sujets ⁽³⁰⁾.

En ce sens, de même que l'auteur de l'épître précitée a fait

⁽³⁰⁾ Il s'agit d'un texte surtout d'itinéraire et non de doctrine. Dans ce sens, nous pouvons lire chez H. U. von Balthasar : « Il est incontestable que l'A.T. n'est pas un enseignement mais une suite historique d'événements. Il est impossible d'élaborer une dogmatique à partir de lui », et il rappelle la courte confession au Dt. 26, 5-9, où la biographie de Jacob, errant araméen, fait partie de celle-ci (voir: *La foi du Christ*, Aubier, 1968, p. 81). Pourtant, il y a bien un peu de doctrine dans le texte. Par exemple, en ce qui concerne la foi, ce sont les versets 1, 3, 6 et 7, dans le commentaire desquels nous n'entrerons pas. Et il y a aussi un peu de doctrine dans l'histoire racontée dans ce chapitre car elle commence avec Abel (v. 4) et non avec Adam ou Abraham. Le poids du sacrifice, propre à cette Lettre, dû influencer dans le choix du personnage initial : une première victime innocente.

sienne l'épopée d'Israël en sélectionnant les situations les plus significatives de « tant de témoins qui nous entourent tels les nuées » au moyen de l'anaphore « *par la foi* » (répétée vingt-quatre fois) jusqu'à pouvoir dire « nous aussi » ; de même nous pouvons utiliser cette petite anaphore pour faire nôtre la vie de nos prédécesseurs dans l'ordre spirituel (leurs actions fondamentales, la manière de se les approprier, les seuils qu'ils ont franchis, etc.), pour nous dire ensuite à nous-mêmes la nôtre (notre histoire, notre biographie), du moins la partie que nous avons déjà parcourue.

J'insiste : de la même manière que chacun pourrait composer pour soi-même, une sorte de « chapitre onze », c'est-à-dire une sorte de « hymne de la foi » comme celui de *L'épître aux Hébreux* pour évoquer ainsi sa propre démarche, chacun pourrait en faire autant sur la vie de ces croyants qui sont devenus d'authentiques prédécesseurs pour lui, comme ceux que j'ai cités en commençant cet essai et aussi — si tel est le cas — M. Portal et M. Légaut (« par la foi, M. Portal... » ; « par la foi, M. Légaut... », etc.).

M. Légaut en fait, ne fit pas autre chose, de manière extrêmement discrète, quasi sans une seule anecdote, dans ses deux tomes *d'autobiographie abstraite*, comme on pourrait qualifier son œuvre majeure des années 1970-71. Dans le chapitre sur la paternité, nous trouvons même un paragraphe où M. Légaut emploie le syntagme « par la foi » pour parler du « travail de la foi » ⁽³¹⁾.

Mais alors, ne pourrions-nous pas reprendre quelques-unes des phrases du récit de la vie de M. Légaut et les faire précéder de « par la foi » ? Le résultat, ne serait-il pas un texte comme celui-ci ? :

Par la foi, M. Légaut a pris ses distances avec le groupe Tala et avec

⁽³¹⁾ Cf. : HRH, p. 63 (en espagnol, HBH, p. 76).

son rôle de leader dans ce groupe ; *par la foi*, la guerre terminée, il a commencé à travailler comme berger et paysan, il a abandonné définitivement l'université et a mis au rancart les livres ; par la foi, il s'est marié, a fondé une famille et il à acquis, avec sa femme, Les Granges de Lèsches, dans le Haut-Diois ; *par la foi*, il a accepté de « s'enterrer » dans le monde des gens qui vivent du travail manuel et ce n'est qu'au bout de dix ans de cette descente sans retour dans l'échelle sociale et de cet enracinement dans la vie commune, qu'il s'est remis à revoir ses amis et à écrire quelques petits essais occasionnels et que peu à peu, au cours de dix années supplémentaires, par la foi aussi, il a commencé à abandonner son langage où se mêlaient encore trop le religieux et le personnel, pour en arriver à cette forme de discours particulier, abstrait par discrétion mais concret par la véracité. Grâce à cette forme de discours particulier, il put, *par la foi* et conformément à ses exigences, parler à l'homme de l'homme, d'homme à homme, et découvrir, à quiconque avait déjà réfléchi à sa propre vie, qu'en son centre agissait une action qui tout en étant de lui n'était pas seulement sienne, et qu'il affirmait être de Dieu...

Mais alors, pour Jésus ? Pour celui qui est « l'initiateur de la foi et qui la mène à son accomplissement » (He. 12, 2), ne pourrions-nous pas composer une hymne semblable, dans l'idée de parvenir à saisir son « existence » bien que nous ne sachions avec certitude presque rien de sa « vie » ? Un tel texte, ne serait-il pas au moins aussi utile, spirituellement parlant, que l'a été et l'est encore, malgré tous les inconvénients, le Credo, dans lequel, d'ailleurs, rien n'est dit sur la vie de Jésus sauf qu'il est né, qu'il a souffert et qu'il a été enseveli ?

Ici de nouveau, M. Légaut vient à notre aide car je pense, quant à moi, que nous pourrions nous approcher de cet hymne hypothétique qu'il aurait pu composer sur Jésus et sa foi en reprenant son « Esquisse toujours à repenser de la vie

(32) Voir : « Devenir disciple », MECP, p. 187-188. Pour les passages entre guillemets qui suivent, voir : p. 189 et 191 (voir en espagnol : CdD 2, p. 40-45 ; p. 46 y 49).

de Jésus »⁽³²⁾. Si nous plaçons l'anaphore « par la foi, Jésus » avant les éléments que M. Légaut a sélectionnés et exposés succinctement de façon « désacralisée (et) sans théophanie », dans cette Esquisse sur la vie de Jésus, nous pourrions deviner un hymne possible de la foi *de* Jésus, entrer davantage dans la méditation passionnée de M. Légaut sur Lui et avancer dans le sillon de cette méditation.

M. Légaut, à travers sa méditation sur Jésus, « sans faire de l'homme que fut Jésus un Dieu », s'approcha de Dieu « de la même manière que Jésus, prenant conscience de soi dans sa vie, atteignit Dieu et devint, en Dieu, de Dieu », car sa mission était « d'être le verbe de l'homme pour en être son ferment » et « être le ferment de l'humain parmi les hommes pour en extraire une communauté... ».

... Telle était la mission de Jésus qu'en ce siècle, un homme de foi peut concevoir avec sa manière particulière de penser et de sentir, aidé par sa vie spirituelle et à partir de ce qu'il sait du monde et des hommes, quand l'extraordinaire odyssée de *quelques juifs* d'il y a vingt siècles devient réelle pour lui.⁽³³⁾

Ces « quelques juifs » sont ceux qui ont pu suffisamment parvenir à l'accomplissement de leur humanité grâce à Jésus, grâce à « la foi *de* Jésus » ; Lui qui est « exégèse de Dieu » car la foi *de* Jésus en lui-même, n'est-t-elle pas le chemin par lequel nous pouvons, au terme d'une réflexion comme celle que nous sommes en train de faire, arriver à entrevoir la « foi *de* Dieu » ? Car au terme d'un parcours méditatif comme celui que nous venons de faire, la foi *de* Jésus en tant que sujet, n'est-t-elle pas l'objet et la porte par lesquels nous pouvons entrevoir et même suggérer à d'autres, non sans « crainte et tremblement », ce que nous pouvons nommer : *la foi de Dieu* ?

La foi *de* Dieu : Dieu étant sujet dans cette expression, et

⁽³³⁾ Cf. : IIPAC, p. 208 (en espagnol : RPPC, p. 246).

non seulement l'objet ou le terme de la nôtre, comme d'habitude nous y songeons inconsciemment lorsque nous parlons de la foi *en* Dieu. Dans ce sens — j'insiste —, la foi attribuée à Dieu, la foi *de* Dieu, dépasse et est autre que ce que nous concevons normalement lorsque nous parlons, même selon M. Légaut, de la « foi *en* Dieu »⁽³⁴⁾.

La « foi *de* Dieu ». Une fois entrevue la « porte étroite » de cette expression, celle-ci ne nous permet-elle pas d'appliquer à Dieu le syntagme de « par la foi » (syntagme révélé car il est dans les Écritures), dans un style ou dans un mouvement analogue à celui du chapitre onze de la *Lettre aux Hébreux* que nous venons d'appliquer à M. Légaut, à nos ancêtres et aussi à Jésus et à nous mêmes ? À travers ce syntagme, ne pourrions-nous pas, en effet, comprendre mieux l'élan caché du grand récit vétérotestamentaire dans son ensemble ?

⁽³⁴⁾ D'habitude, nous comprenons la préposition “*en*” de cette expression (foi *en* Dieu, croire *en* Dieu) comme signalant que Dieu est le terme, l'objet de notre foi. Ce n'est qu'après avoir entrevu la foi *de* Dieu que nous pouvons concevoir (non sans difficulté) un autre sens pour “*en*” qui, dans ce cas, serait synonyme de “*dans*” : un sens qu'indiquerait l'espace englobant de Dieu *dans* lequel la « foi » serait le nom (un nom ultime, pareil à celui d'« amour ») de notre attitude fondamentale devant la réalité.

— Dans ce sens, voir, chez M. Légaut, par exemple : « C'est alors seulement que libéré et nu, l'homme est conduit, est acculé à s'affirmer *dans* la foi en Dieu. » (HRH, p. 181). — Dans ce même sens, la traduction du grec “*pisteuo eis*” par “*credo in*” fait l'objet d'un commentaire entre le P. de Lubac et J. Maritain. Le P. de Lubac distingue le “*credere in*” référé aux trois personnes de la divinité, du “*credere ecclesiam*”, accusatif sans “*in*”. La raison en est qu'il ne voit pas qu'un “*credere in ecclesiam*” puisse être au même niveau que les trois précédents “*credere in*” qui établissent la structure trinitaire du Credo. Dans ce contexte, J. Maritain suggère traduire les trois premiers cas de “*credo in*” (ou de “*pisteuo eis*”) par “*jecrois dans* Dieu” (Père, Fils et Saint Esprit) d'une façon qui semble similaire, en principe, à ce que nous venons de lire de M. Légaut (l'homme « acculé à s'affirmer *dans* la foi en Dieu ») et à ce que nous avons voulu suggérer au commencement de cette note (Cf. : Henri de LUBAC – Jacques MARITAIN, *Correspondance et rencontres*, Paris, Cerf, 2012, p. 69 et 122).

Car *c'est par la foi* que Dieu, par exemple, créa l'univers ; c'est *par la foi* qu'il créa l'homme et la femme et qu'il les créa libres et intelligents ; c'est aussi *par la foi* qu'il ne consentit pas, hors du Paradis, ni à la destruction de Caïn (notre ancêtre car Abel est mort), ni après à celle de tous les hommes, même si, pendant un instant, dans un verset vertigineux sur cette foi de Dieu, on dit que « le Seigneur se *repentit d'avoir fait l'homme* sur la terre et il s'affligea dans son cœur » (Gn 6, 6), juste avant qu'il ne se fixa sur Noé (6, 8-9), « homme juste et qui trouva grâce aux yeux de Seigneur » *avant* même d'Abraham, « père de tous les croyants » comme on dit d'habitude.

Mais encore, ne pourrions-nous pas faire un pas de plus ? Après avoir commencé à concevoir la foi *de* Jésus, et grâce à elle à entrevoir la foi *de* Dieu (et tout cela grâce à M. Légaut mais aussi grâce à notre propre démarche et aux rares écrits d'autres remarquables penseurs), ne pourrions-nous pas parvenir à une affirmation telle que celle-ci : « *Dieu est foi* » ?⁽³⁵⁾

Cette affirmation, ne nous rappelle-t-elle pas, quasi instantanément, celle de Jean, qui fut conduit, par sa réflexion contemplative sur Jésus, à parler non seulement de l'amour *de*

⁽³⁵⁾ Une page de M. Légaut sur « la plus folle mansuétude » de Dieu peut suggérer cette démarche vers une affirmation ultime de Dieu comme celle de « *Dieu est foi* » : « Après le récit des confrontations d'Abraham et de Job avec Dieu (...), après les réactions violentes (...) de Yahweh contre l'épouse infidèle, les Écritures font appel aux *comportements du père plein de foi et de patience qui le poussent à la plus folle mansuétude* (...). Cette progression dans la manière de penser l'action divine dans le Monde prépara de loin le sens de la relation avec Dieu et de la mission dont Jésus porta témoignage. Elle fut achevée en perfection quand, pour expliciter sans en rien atténuer ce que Jésus était pour eux, les premiers disciples, *bouleversant* leur conception traditionnelle de Dieu, furent *forcés* de voir dans l'humanité de leur Maître la présence de la divinité. Complétant l'antique intuition de la Bible, ils affirmèrent sans d'ailleurs se rendre compte de tout ce que cela comportait, *que Dieu pouvait être entrevu à travers la plénitude humaine ...* » (IIPAC, p. 163-4; en espagnol, RPPC, p. 196).

Dieu en tant que sujet mais à affirmer que « Dieu est amour » ? Et l'assertion de Paul selon laquelle rien ne peut nous séparer de l'amour *du Christ en tant que sujet* (Rm 8, 35, 37), ne nous confirmerait-elle pas dans cette démarche qui nous conduit à affirmer « Dieu *est* foi » ?

Insistons là-dessus, car il est suffisamment important pour le faire. Si Jésus nous révèle la paternité de Dieu (que nous ne comprenons plus en termes d'« autorité » mais d'« appel » à la suite de M. Légaut), et si la foi *de* Jésus est surtout la « foi en soi » de Jésus qui, selon M. Légaut, est la plénitude de l'être en acte d'un homme devenu pleinement lui-même en cette terre ; alors, ce que nous pouvons deviner au travers de la « foi *de* Jésus » comme une possibilité (pouvoir parler de la « foi *de* Dieu »), ne nous conduit-il pas à l'affirmation, déjà mentionnée, de style johannique : « Dieu *est* foi » ?

En tout cas, c'est ici que notre essai trouve son sommet et peut descendre vers trois autres références bibliques.

2. LES RÉCITS FONDATEURS. LA « FOI ADAMIQUE » ⁽³⁶⁾

1. *La foi d'Adam*

La décision de M. Légaut de placer la « foi en soi » au commencement de son œuvre (en relation avec la « foi conjugale » et « paternelle » et avec la foi présente tant dans l'appropriation du passé et de la mort que dans toute activité de création), pourrait nous faire dire qu'elle répond à la recherche de la « foi d'Adam » en tant qu'attitude fondamentale

⁽³⁶⁾ Je conserve ce titre à la mémoire de Xavier Huot (décédé le 28 décembre 2018). Ce titre était son choix en vue d'une édition de mes écrits traduits en français, qu'il n'a pu pas couronner. mon premier titre était: la foi adamique.

de l'homme devant la réalité. Foi de l'homme enracinée dans l'épaisseur des « instincts fondamentaux » et indépendante — et en ce sens « antérieure » ou distincte — de toute question d'idéologies ou de croyances, comme le prouve l'absence de ces deux termes dans la première partie de HRH sauf à deux reprises ⁽³⁷⁾.

L'idée de M. Légaut de placer au commencement de son œuvre une foi essentielle, sans référence à des croyances déterminées ni à la problématique des idéologies séculières ou religieuses, sinon en comprenant cette foi comme la capacité de l'homme à affronter la carence d'être sans défaillir ou, encore mieux, comme l'attitude fondamentale de l'homme devant la vie et l'existence, *est pareille*, malgré ses différences évidentes, avec l'intention des rédacteurs des premiers chapitres de la *Genèse* de remonter au commencement et fonder ainsi la stabilité de ses traditions et valeurs (comme le sabbat et la famille) sur le sol de l'origine même. Origine attribué à Dieu (le contraire aurait été impossible dans la mentalité d'alors) et recueilli dans un récit (c'est à dire dans un mythe) de comment se passa la Création ; récit qui comprend l'origine de l'homme et de la femme, du destin de croître et de se multiplier et le commandement de se reposer le septième jour.

M. Légaut voulait donner une consistance ontologique au sujet humain et à son environnement immédiat comme les anciens Écrits d'Israël voulaient donner une consistance métaphysique au sol qu'ils foulaient, au monde dans lequel ils vivaient. C'est pourquoi l'interprétation que nous suggérons d'Adam comme homme « antérieur » aux trois religions abrahamiques, et aussi antérieur à toute religion en tant que systè-

⁽³⁷⁾ C'est seulement aux p. 9 et 84, dans la première partie de HRH (esp. : HBH, p. 11 et 102), que M. Légaut utilise le terme « idéologie » : un autre fait rédactionnel significatif à ajouter entre ceux énoncés plus haut, comme aussi celui de ne pas parler de « croyances » jusqu'au chap. VII d'HRH.

me de croyances et de rites, est pareille à la recherche de M. Légaut d'un commencement pour son livre : celui de la « foi en soi » et de l'ensemble des cinq premiers chapitres de HRH.

Le mouvement réflexif de M. Légaut vers l'origine est guidé par l'exigence de « reprendre tout à la base » comme il le disait :

Quand l'héritage du passé se trouve dissipé, des *recherches spirituelles repartant directement des bases même de la réalité humaine sont à nouveau nécessaires pour qu'il soit reconstitué.* ⁽³⁸⁾

C'est pourquoi ce mouvement de commencer à partir la base est similaire bien qu'éloigné, du processus par lequel, de façon évidemment distincte, les savants de l'époque de David et de Salomon ont rédigé le texte « yahviste » sur Adam (à qui, d'ailleurs, l'Ancien Testament n'attribuait pas de foi puisqu'Adam voyait Dieu ⁽³⁹⁾).

Les scribes du IX^{ème} siècle av. J.C. allèrent ainsi plus loin que compiler et remodeler les traditions des tribus nomades du Sinaï autour de Moïse et des Patriarches. Ils remontèrent jusqu'à arriver à la création du « premier homme » et du « monde » . Pour cela, ils s'approprièrent et transformèrent les récits antérieurs d'autres traditions, ce qui rappelle la manière de procéder de M. Légaut dont le discours, dans les premiers chapitres de HRH, s'approprie et transforme une partie de la recherche philosophique de son époque.

2. *Quatre observations pour compléter la « foi d'Adam »*

⁽³⁸⁾ Voir : HRH, p. 107 (HBH, p. 128). Sur la nécessité de « reprendre tout à la base », voir aussi : HRH, p. 227, 233 et IIPAC 374, 394 (en espagnol : HBH, p. 268 et 274, et CIF, p. 168 et 196-7; CdD 25, p. 24). « Tout est à reprendre sans cesse à chaque génération... » (IIPAC 140; espagnol : RPPC, p. 169).

⁽³⁹⁾ Voici une nouvelle question : celle de la foi comprise comme croyance et comme un moindre mal par rapport à la vision car la connaissance parfaite est analogue à la certitude apportée par la vision (même si on sait que la vision peut tromper et peut rester superficielle).

1. Il y a un certain parallélisme entre d'une part, la recherche de M. Légaut d'une foi « antérieure » à la croyance et ce que nous avons suggéré d'une foi d'Adam antérieure à celle d'Abraham, et, d'autre part, ce que Paul dit d'Abraham dans l'*Épître aux Romains* chap. 4, 10-12.

Sur ce point de l'Épître, Paul veut défendre la vérité de la foi des gentils et en conséquence, l'absence d'obligation de la circoncision les concernant pour devenir chrétiens, et c'est pourquoi Paul rappelle, aux destinataires de cette Lettre, que la foi d'Abraham et sa justification date « *d'avant et non d'après* avoir été circoncis ». C'est la même chose, comme nous l'avons dit, en ce qui concerne la foi d'Adam, qui est *antérieure* à toute foi religieuse et en ce sens, antérieure à une foi abrahamique, mosaïque ou de tout autre type comme la foi des païens était pour Paul antérieure et indépendante du judaïsme: voilà pourquoi il n'était pas nécessaire de devenir juif ni d'être circoncis pour être chrétien.

2. Une deuxième observation vient de ce que l'on n'avait pas l'habitude, anciennement, d'attribuer de foi à Adam, comme nous l'avons dit auparavant. La raison de ne pas attribuer de foi à Adam vient de ce que, selon les récits bibliques, Adam était avec Dieu, il « voyait » Dieu et n'éprouvait donc pas le besoin de la foi, car la foi, selon le courant dominant en théologie et en philosophie jusqu'à nos jours (et qu'il faudrait examiner à un autre moment), est un moindre mal ou un remède au défaut de vision.

Nous disons que nous connaissons par la foi dans le sens où nous croyons ce que nous dit un autre, un témoin vrai. Mais toujours parce que nous ne voyons pas. Dans cette façon de comprendre la foi comme croyance, si nous avions vu, nous n'aurions pas besoin de la foi car nous n'aurions pas besoin de « croire » et, dans ce cas, nous n'aurions pas besoin de témoins (témoins, dans ce cas, de doctrine et non d'itinéraire, pourrait-on préciser).

Telle est la raison pour laquelle cette théologie juge aussi qu'il n'y aura pas de foi dans « l'au delà ». En ce sens, souvenons-nous de la compréhension habituelle du chapitre 13 de la *Première épître aux Corinthiens* à propos de la foi et de l'espérance, qui ne sont pas au même niveau que la charité. Dans l'au delà, la foi et l'espérance cesseront car la vision régnera. D'après cette théologie, on pense d'habitude que Jésus, dans sa vie terrestre, n'avait pas la foi, c'est à dire qu'il n'avait pas besoin de la foi (toujours au sens de croyance) puisqu'il était le Fils de Dieu, il avait la vision de Dieu et il connaissait tout (nous reviendrons sur ce point plus tard).

Nous voyons combien il paraît curieux et combien nous mène loin le non-dit selon lequel n'existe pas dans une théologie conventionnelle, la reconnaissance de la foi chez Adam. Nous n'allons pas critiquer maintenant cette théologie ni non plus analyser les raisons par lesquelles on n'attribuait pas d'habitude la foi à Adam même s'il est clair qu'une de ces raisons est la *confusion* entre la foi et la croyance. Mais ce que nous venons de dire nous sert à remarquer deux choses : premièrement, comprendre mieux vers où nous mène M. Légaut en partant de son insistance à différencier entre foi et croyances et deuxièmement, comprendre mieux comment la formule de la « foi d'Adam » est utile pour synthétiser en une figure, peut-être encore choquante, ce que cherchait M. Légaut en plaçant la « foi en soi » au début de « L'accomplissement humain » et aussi son choix de commencer HRH par la foi mais non pas en référence à Dieu mais en référence aux « biens humains » (affirmation de soi, amour humain, paternité, filiation, appropriation de sa mort, activité de création).

3. En troisième lieu, il est intéressant de remarquer quatre détails du récit yahviste de la Création et un cinquième dans le récit sacerdotal, depuis la perspective des premiers chapitres de HRH et de la « foi d'Adam ».

1) Il est intéressant de tenir compte de ce que, selon le récit yahviste (le plus ancien mais placé deuxième), Yahvé pensait qu'Adam était seul. Bien qu'il était en communication avec Lui et on peut imaginer qu'ils se promenaient dans la fraîcheur du soir, cette situation initiale de solitude d'Adam signifie que la réalité de Yahvé est autre que celle d'Adam, et que les plans divin et humain ne sont pas du même ordre. La compagnie de Yahvé n'éliminait pas la solitude d'Adam.

Il est intéressant d'observer alors : 2) que Yahvé, en effet, ne considérait pas comme bonne la solitude d'Adam ; 3) que c'était à lui-même de chercher un remède à cette solitude et il voulut lui donner une « aide adéquate » ; 4) que pourtant, selon le texte biblique, Yahvé ne réussit pas initialement à la reconnaître comme telle en la créant, car ce fut Adam lui-même qui la reconnut. 5) Cinquième et dernier détail : deux siècles plus tard, le récit sacerdotal présenta l'homme à l'image d'Élohim, un nom pluriel de Dieu, juste quand le texte affirme que mâle et femelle il les créa.

Ces cinq détails nous confirment que la première partie de HRH et son commencement par la foi en soi, l'amour humain et la paternité ne restent pas sans quelques correspondances avec le mythe hébreu de la Création.

4. Une quatrième observation sur cette « foi d'Adam » est que les élaborations d'il y a presque trente siècles dans les chapitres 1 et 2 de la *Genèse* répondaient en leur temps, à une recherche qui, sauf les différences, a aussi animé, en partie au moins, les recherches modernes autour de l'origine de l'homme. Les textes bibliques étaient théologiques et ils transmettaient des valeurs sur l'origine même s'ils ne pouvaient informer sur le commencement. Ce qui est grave c'est que, encore au début du XXème siècle, il y a eu des croyants qui ont prétendu fixer le temps mythique d'Adam et Ève et du Paradis à une date historique déterminée. Et l'Église tolérait mieux ceux-là que ceux qui

par exemple, n'avaient que Moïse eut écrit le *Pentateuque* pour des raisons philologiques et historiques, raisons qui ne touchent pas au domaine de la Révélation ou à l'Inspiration. En ce sens, il ne faut pas oublier qu'encore actuellement, certains croyants et incroyants opposent la théorie de l'évolution et les textes de la Création comme si c'étaient deux discours du même ordre.

3. Différence entre le commencement et l'origine ainsi qu'entre la fin et l'ultime. Application à la différence entre foi et croyance

1. À partir de ce qui vient d'être dit, il est important de distinguer mieux qu'on ne le fait, le *commencement* et l'*origine*, parce que le commencement est un concept temporel (le premier moment d'une série) et le second (l'*origine*) est d'un autre ordre. Il arrive la même chose à l'autre extrême où il est important de distinguer, de la même manière, la *fin* dans le temps (la mort comme dernier acte de la vie) et l'*ultime* qui, pour être hors du temps, n'est pas dans un après linéaire sur le même plan mais sur un autre plan. C'est pourquoi, aussi bien l'*origine* que l'*ultime* se donnent déjà, d'une certaine manière, dans le présent. Le présent est insondable comme le passé et le futur, parce que nous n'atteignons directement ni l'*origine* ni l'*ultime* dans les trois.

Sans cette distinction d'ordre entre le commencement et l'*origine* il est impossible de ne pas tomber dans des représentations spirituellement équivoques qui ne nous ouvrent pas au mystère mais nous le cachent soit pour trop l'affirmer, soit pour trop le nier. De la confusion du commencement avec l'*origine* proviennent en partie les extrapolations non pas scientifiques mais cosmologiques qui attirent tant les gens en recherche d'un savoir qui donne une sécurité et élimine l'inconfort du non savoir. Ce sont des extrapolations dans lesquelles tombent parfois les scientifiques qui sortent de leur milieu et se risquent dans la philo-

sophie et la théologie naturelle, et ceci aussi bien s'ils se prononcent pour ou contre ce qui est proprement spirituel car, dans les deux cas, ils n'aident pas aux distinctions nécessaires (extrapolations symétriques d'autre part, à celles commises par les théologies qui envahissaient ou envahissent encore le terrain de la science).

Voilà pourquoi M. Légaut en une occasion, associe et critique à la fois les « mécaniciens de l'homme » provenant des sciences humaines qui n'ont pas encore suffisamment fait leur autocritique, et les « apologistes objectifs » provenant d'une religion qui n'a pas encore fait l'autocritique de la portée de la théologie ⁽⁴⁰⁾.

2. Pour sa part M. Légaut, à propos du thème de la foi et des croyances qui l'intéressait tant, distinguait ces deux plans. En réfléchissant sur la foi, il différenciait implicitement la question du *commencement* de l'adhésion à des croyances dans le temps, et la question de l'*origine* d'une foi qui est autre chose que la croyance ou que l'adhésion à une doctrine :

Par opposition à *l'adhésion intentionnelle qui s'inscrit à un moment donné de l'histoire de l'homme*, la foi est à tel point greffée dans son être par le mouvement qui le fait naître que *l'homme ne peut, par nature, ni penser son propre commencement ni dater le commencement de la foi.* ⁽⁴¹⁾

Quelques quinze ans plus tôt et de façon plus descriptive, M. Légaut avait parlé déjà du commencement de la foi et des deux aspects qu'indiquent ces deux mots de commencement et d'origine :

Lorsque Jésus, proche de sa mort sans doute, demandait avec quelque humour noir à ses disciples s'il y aurait encore de la *foi* sur la

⁽⁴⁰⁾ Voir : LÉGAUT-VARILLON, *Deux chrétiens en chemin*, p. 72 (en espagnol : *Légaut-Varillon I-II*, p. 128-129).

⁽⁴¹⁾ Cf : « Essai sur la foi. Application à la foi en Jésus », MECP, p. 134 (*Cuaderno de la diáspora* 20, 2008, p. 79).

terre à la fin du monde, il songeait à tous ceux qu'il avait attendus en vain sur les routes de Galilée et de Judée, à tous ceux aussi qui l'avaient quitté après l'avoir d'abord suivi.

Depuis lors, le même *appel*, silencieux cette fois, retentit dans les cœurs qui savent écouter sur les chemins de la vie. C'est ainsi que la *foi*, petit germe au départ, déposé au fond du cœur de l'enfant par l'Église, par la tendresse pieuse du père et de la mère, par le don secret des générations de croyants dont il est l'héritier, s'il l'accueille de tout son être, va inspirer peu à peu totalement son existence. Même parmi les hommes *qui s'imaginent avoir la foi parce qu'ils ont hérité passivement* de pratiques et de doctrines religieuses, même parmi les hommes qui *ignorent tout du christianisme car ils n'en ont jamais entendu parler*, toujours cependant Jésus rencontre encore des êtres qui en viennent à croire en lui, *qui peu à peu s'attachent à lui, qui selon leur dimension propre, l'imitent et pénètrent dans le mystère* de son extrême et unique vie terrestre.

Dans l'intime du croyant, vont alors se reproduire, avec quelques variantes plus visibles que réellement importantes, les étapes de la vie de Jésus, puisque le Seigneur est la voie. De cette ébauche, à peine dégrossie, de cet être fragile, imparfait, trébuchant, mais capable de Dieu, la foi, vingt siècles après la mort de Jésus, *fera un disciple*, fruit de sa vie de jadis et, maintenant sacrement de sa présence.

La foi est d'abord une petite graine jetée dans l'inconscient de l'enfant ou de l'adulte naissant à la vie spirituelle. Qui saurait décrire les accroissements successifs de cette plante minuscule pour sortir des profondeurs obscures du sol où sa graine est enfouie ? Cependant, il n'est pas un croyant qui ne se souvienne de quelques *événements...* ⁽⁴²⁾

En tout cas dans ces citations, on remarquera deux mots : « greffées » et « avènement ». S'il y a « avènement », c'est que, dans la foi, il y a une réponse libre à un appel qui vient ; et si la foi est « greffée », c'est que l'histoire de la « foi exprimée » a toujours une préhistoire qui reste cachée dans la trajectoire de l'homme qui, de plus, ne se croit pas lui-même sorti du néant (car il n'est pas la cause de lui-même) mais il se

(42) Cf. : « La vie de foi » TF (1989) p. 27-28 (en espagnol : TF, p. 43-44).

reçoit à partir du don de ses ancêtres car il advient à l'être dans une tradition.

3. La même distinction que fait M. Légaut en s'interrogeant sur le *commencement* et l'*origine* de la foi peut se faire — selon ce qui a déjà été dit — entre la *fin* et l'*ultime* de la foi. En effet, l'homme peut dater la fin ou le terme de son « adhésion intentionnelle » à une croyance déterminée et de la même façon, il peut dater le passage d'une manière particulière d'adhérer à une croyance, à une autre manière d'y être attaché. C'est pour cela que nous parlons de *perdre* ou de *trouver* la foi, car nous entendons par foi, dans ces cas, l'adhésion — ou pas — à un contenu doctrinal ou à quelqu'un qui nous inspire confiance.

Dans ce sens, cette fin que l'on a l'habitude d'appeler « perte » de la foi (ou « abandon » si nous ajoutons un facteur décisionnel dans ce fait, et même « apostasie » si nous rendons l'abandon public), dans la majeure partie des cas, elle ne concerne pas le plan de l'*ultime* de l'individu mais le plan de « l'adhésion intentionnelle ».

Cependant, étant donné que nous pensons temporellement, cela n'empêche pas que M. Légaut ait cherché, dans l'ordre de ses thèmes, de rendre clair un « avant » de la foi qui permettrait de la comprendre vraiment comme distincte de la croyance, comme « première » et comme fondamentale et c'est cela qu'avec la « foi d'Adam » nous prétendons façonner en une figure biblique semblable à celle d'Abraham pour Paul au commencement de l'*Épître aux Romains* (Rm, 4, 9-18). De la même façon que Paul fit avec la foi d'Abraham qu'il plaça en un temps *antérieur* à la circoncision, nous pouvons aussi penser la foi comme indépendante du baptême.

4. *Autres pistes à propos de la différence entre foi et croyance*

La différence entre foi et croyance peut se signaler d'autre manière qu'en distinguant le commencement et le point final

temporels d'une part, de l'origine et l'ultime au plan existentiel de l'autre.

1. Premièrement, le fait est que *sans* la foi, l'adhésion à une croyance est une « foi morte » et en plus, elle tue puis soulève le fanatisme. Deuxièmement, il y a ce verset dans lequel il est dit que les démons croient et frémissent (Ja, 2, 19). Et en troisième lieu, une foi authentique, comprise comme attitude devant le réel, peut exister chez un sujet dont les croyances seraient défectueuses, de même qu'on peut considérer le cas contraire : quelqu'un avec les meilleures des croyances qui soit comme les « démons » de l'*Épître de Jacques*.

Dans ces trois cas, l'authenticité (ou non) de la foi, comme attitude fondamentale du sujet et non comme adhésion à une doctrine déterminée, se révèle non pas tant par le contenu correct de la doctrine à laquelle il y adhère mais par la *façon* d'y adhérer et aussi par la *façon* d'être en relation avec ceux qui n'y adhèrent pas.

Cette façon (ce *modus*) est ce que Paul décrit en énumérant les « dons de l'Esprit » dans l'*Épître aux Galates*, dont le contexte est également éclairant :

... mais le *fruit* de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance (Gal. 5, 22).

2. D'autre part, il faut remarquer que distinguer n'est pas séparer. C'est ainsi qu'il n'y a pas de foi sans quelque croyance et en ce sens, nous noterons deux choses supplémentaires.

Premièrement, il n'y a pas de « foi en soi » sans un peu de confiance ni d'« espérance fondamentale » sans un peu d'espoir ni d'amour fondamental sans gestes et actes qui l'expriment et, malgré cela, dans des situations déterminées de la vie, dans la plénitude ou le vide, nous pouvons nous retrouver près de la *nudité* de la foi, l'espérance et l'amour.

Deuxièmement, il faut aussi reconnaître que la foi, comme tout ce qui est intérieur, cherche à s'exprimer et à se communiquer car l'expression et la communication sont intrinsèques à l'être. C'est pourquoi l'homme de foi cherche toujours des expressions qui communiquent, rendent compte et affirment sa foi de manière adéquate.

Dans ce sens, même si M. Légaut a aimé l'image de la *nudité* car elle est radicale (« foi nue »), parfois il l'a complétée par une image qui peut être non contraire mais complémentaire, comme celle du *vêtement* lorsque celui-ci cache mais attire, protège mais exprime. Nous pouvons lire dans ce sens deux fragments. Premièrement :

L'idéologie n'est *pas néfaste en soi*. Elle peut être utile. Elle est même *nécessaire* pour *dire* sa foi autant que cette explicitation est possible. C'est *l'usage* qu'on en fait qui peut être néfaste.

Le second fragment est un peu plus loin, lorsque Légaut parle d' « un *costume séant au cœur et à l'intelligence...* » :

On peut aux heures extrêmes, être dans la foi et vivre dans l'impuissance à adhérer à toute doctrine. La foi nue de l'homme crucifié dans sa condition humaine quand le malheur fond sur lui... Cela existe... Mais en temps ordinaire, *toute foi a tendance, a besoin de s'exprimer en vues dogmatiques* qui comportent une philosophie et une théologie sous-jacente. (...) L'important est que la dogmatique ne soit *pas le fondement* de la foi mais qu'elle soit *un costume séant au cœur et à l'intelligence* du croyant de foi à l'heure où il vit. ⁽⁴³⁾

⁽⁴³⁾ Cf. : *Deux chrétiens...*, p. 94-95 (en espagnol : *Légaut-Varillon I et II*, p. 144-145).

3. LA FOI DES DISCIPLES DURANT LA VIE AVEC JÉSUS

1. *La foi des disciples avant la « foi chrétienne »*

1. La troisième référence biblique à l'appui de l'idée de foi de M. Légaut est celle de la foi des disciples qui suivirent Jésus et aussi celle de ceux qui, comme les disciples, le rencontrèrent et se convertirent de sorte que leur vie changea radicalement, c'est-à-dire, non pas tant au sens moral ou au niveau des croyances mais de façon existentielle, par son lien avec Jésus.

Si nous nous demandons ce que M. Légaut chercha surtout à découvrir dans les Évangiles, les cinq premiers chapitres du tome II (IIPAC), dédiés au commencement du christianisme, nous indiquent que ce qu'il chercha ne fut pas le « Christ de la foi » ni le « Jésus de l'histoire » comme ces termes se comprennent dans la théologie occidentale actuelle. Il chercha à entrevoir et comprendre *qui fut Jésus* pour ses disciples et quel fut le *lien* qui naquit et se forgea entre les disciples et Jésus, dans les deux sens, durant le peu de mois de sa vie publique jusqu'à sa mort. Ce *lien* est, pour M. Légaut, le fondement de la vie spirituelle chrétienne que les hommes peuvent et les chrétiens doivent vivre. C'est la foi chrétienne « avant » la « foi chrétienne » au sens de « doctrine sur Jésus ».

Cette foi des disciples *en tant que lien* fut au commencement aussi imprécise dans son explicitation et ses formulations que décisive dans leurs vies. En ce sens, M. Légaut comprit la vie de foi des premiers disciples par *analogie* avec ce qu'ils avaient vécu avec M. Portal. Ils avaient vu en M. Portal un disciple plus qu'un prêtre, de la même façon que les disciples virent en Jésus quelqu'un qui était plus qu'un rabbi ou un prophète.

De même que la vie intérieure de M. Portal par rapport à Jésus et à Dieu réveilla, chez M. Légaut et ses amis, leur propre vie spirituelle attachée à Jésus et à Dieu, la vie intérieure de Jésus, devinée grâce à toute sorte de détails, réveilla, chez les disciples, leur propre vie personnelle et de foi en Lui et en Dieu ⁽⁴⁴⁾.

Cette foi en tant que *lien*, même si elle était imprécise dans ses formulations, nous pouvons la reconnaître dans un fragment de Maurice Blondel où celui-ci parle d'un *rapport ravi* des disciples et d'un « amour invincible » :

... Jésus n'a rien écrit ; nous n'avons donc pas ce témoignage direct que l'homme peut laisser de sa pensée propre ; il ne nous reste, pour pénétrer dans son intimité, que la conscience qu'ont eue de sa conscience des hommes simples, profondément engagés dans les préjugés de leur milieu restreint, plus capables en raison même de leur défaut de culture, de constater fortement des faits, de s'attacher cordialement à un maître et de subir son ascendant personnel que d'exprimer des idées, de décrire une vie intérieure et d'expliquer leur propre foi. S'il est vrai que les problèmes d'âme auxquels d'ailleurs n'échappe jamais l'historien, lui échappent toujours en partie, que dire ici où le caractère prodigieusement concret des textes unit, à l'énergique naïveté de constatations populaires, la richesse d'une foi ardente et comme l'ivresse d'un amour inoui ? Qu'on n'objecte donc pas que, si le Christ avait eu la pleine conscience de sa divinité et la claire vision de l'avenir, il aurait, comme l'homme de génie qui s'efforce de livrer tout le secret de son âme, fait entendre des paroles plus décisives dont l'écho nous serait conservé dans les profondeurs mêmes de l'Évangile : *on oublierait alors que l'on ne verse pas la connaissance toute faite dans les esprits comme les mots dans les oreilles et que le mystère de Dieu ne saurait être violé par la révélation même* ; on méconnaîtrait que la vérité, fût-elle divinement exprimée, ne peut communier à la pensée humaine qu'en s'incarnant sous les *formes contingentes* qui la lui rendent peu à peu assimilable ; on méconnaîtrait que, si le grand

⁽⁴⁴⁾ Voir le texte cité avant (Note 9) et aussi IIPAC, p. 28-29 (en esp. RPPC, p. 43).

homme a le devoir d'exprimer son petit secret humain, la dignité de Dieu consiste à se révéler à la bonne volonté par des actes de puissance sans effort et de bonté sans mesure plutôt qu'à l'intelligence par des déclarations sans réserve ; on méconnaîtrait que *ce que Jésus a cherché et obtenu* c'est non pas d'être d'abord pénétré comme un thème théologique *mais d'être aimé plus que tout*. Et s'il y a réussi, si son œuvre a survécu à sa mort, si elle a triomphé des déceptions, c'est qu'on n'attendait pas seulement cette Parousie qui correspondait à l'ardeur des ambitions judaïques mais c'est qu'on gardait au cœur *ce qui est l'essentiel de tout mouvement spirituel, un amour invincible, une dévotion à la personne adorée du bon Maître*.⁽⁴⁵⁾

2. D'autre part, il faut signaler que cette foi en tant que lien a été la source des conflits postérieurs qui ont eu les disciples. M. Légaut considéra en effet que cette foi des disciples en Jésus a impliqué la prise de conscience petit à petit, des conflits qu'elle suscitait face à ce que les disciples, en tant que juifs, avaient vécu et cru antérieurement sans fissure⁽⁴⁶⁾.

Dans cette même ligne, M. Légaut remarqua aussi que Jésus, dans sa fidélité à l'Israël de son temps, dut ressentir, à chaque fois de façon plus claire, « que *sa religion* n'était plus absolument celle de son milieu »⁽⁴⁷⁾, de la même manière que ceux qui entrent dans un christianisme de disciples se demandent si leur religion est la même que celle de l'immense majorité des baptisés⁽⁴⁸⁾.

2. Apostilles de M. Légaut quant au « Jésus historique » et au « Christ de la foi ».

⁽⁴⁵⁾ Cf. : Maurice BLONDEL, « Histoire et dogme », *Les premiers écrits de M. Blondel*, Paris, PUF, 1956, p. 178-180.

⁽⁴⁶⁾ Le chapitre 2 de IIPAC (RPPC) est très clair à cet égard car, comme dit Légaut, la foi d'union à Jésus a modifié la façon de croire des disciples sur le monothéisme et l'espérance messianique.

⁽⁴⁷⁾ Cf. : « Devenir disciple », MECP, p. 186 (CdD 2, p. 42-43).

⁽⁴⁸⁾ Cf. : *Croire à l'Église de l'avenir* (CEA), p. 16 (CIF, p. 15).

À trois occasions au moins ⁽⁴⁹⁾, M. Légaut modifia la distinction, habituelle chez les spécialistes, entre le « Jésus historique » et le « Christ de la foi », et il le fit aussi dans l'intention de clarifier ce qu'était pour lui la foi.

M. Légaut précisa que le premier (le « Jésus historique ») était celui que peuvent atteindre les historiens et les exégètes, à travers les éléments que nous livrent les faits archéologiques et les textes, grâce à leurs méthodes d'étude du passé en général. Et que le second, plus que le « Christ de la foi », était le Christ « de la théologie » ou « de la christologie », ou mieux au pluriel : des théologies et des christologies.

M. Légaut ajouta en plus qu'il fallait distinguer entre ces deux éléments précités et deux autres : le « Jésus réel » qui vécut il y a deux mille ans, et le « Jésus actuel » (ou « de la foi ») qui *vit*, qui est personnel à chaque homme de foi et que nous pouvons partager avec d'autres dans une manière de communiquer propre à la foi, qui n'est pas la manière habituelle de partager des informations de l'ordre du général.

Le changement du « Christ de la foi » au « Christ de la théologie » répondait à l'intérêt de M. Légaut de *différencier la foi et les croyances*. Le Christ de la théologie (ou des théologies) n'est pas celui de la foi puisque la foi n'est pas croyance ni ne s'épuise dans l'adhésion à une doctrine déterminée à son sujet.

D'autre part, la différence entre le « Jésus réel » qui vécut il y a vingt siècles et le « Jésus de l'histoire » permettait à M. Légaut de clarifier le fait qu'une meilleure connaissance du « Jésus de l'histoire » n'élimine pas mais au contraire réalise le mystère de Jésus, mystère que quelques uns de ses contemporains devinèrent alors que d'autres pas, chose qui arrive toujours parce qu'une meilleure connaissance du « Jésus historique » n'entraîne pas automatiquement une meilleure con-

⁽⁴⁹⁾ ИПАС, p. 119, 126, 304 (RPPC, p. 145 y 154 et *Cuaderno de la diáspora* 20 (2008), p. 40.

naissance du « Jésus actuel » ou « de la foi ». En ce sens, M. Légaut dénonçait et critiquait la nouvelle dépendance des croyants à l'égard d'une nouvelle loi : celle de la science historique et exégétique et de ses représentants.

Quant au « Jésus de la foi », M. Légaut soutenait que ce qui permet une connaissance intuitive de Jésus qui n'est ni scientifique ni doctrinale mais qui est réelle et qui déborde le « Christ des théologiens » c'est la connaissance de soi et des autres, qui est le fruit de l'intériorité et non de la subjectivité.

Comme le disait M. Légaut, la foi n'est pas connaissance sinon *ferment* de connaissance. C'est pourquoi la foi, comme ferment de connaissance, peut être — ou pas — au fondement de différentes recherches : celle faite par des méthodes historiques et exégétiques sur le « Jésus historique » pour des hommes de foi, indépendamment de leurs croyances ; celle faite par d'autres méthodes pour des théologiens dans la mesure où ils sont hommes de foi (ce qui varie et n'est pas certain, comme pour tout croyant de base) ; et aussi celle de ceux qui cherchent un parler juste et un témoignage précis autour de l'être de Jésus, même s'ils ne sont pas ni historiens ni théologiens de métier, mais simplement des hommes de foi qui cherchent à aller au-delà de leurs croyances ⁽⁵⁰⁾.

3. *Foi des disciples, foi en soi et foi d'Adam*

Pour M. Légaut, la foi première qui dut naître chez la majorité des disciples durant les quelques mois vécus avec Jésus est

⁽⁵⁰⁾ Sur la foi comme « ferment de connaissance », voir : M. LÉGAUT, « Je vais vous parler un peu de mon livre encore en gestation » (Les Granges, 1966), *Cuaderno de la diáspora* 17 (2005), p. 20. — Sur l'utilité et les limites de la recherche scientifique et historique autour de Jésus, voir : IIPAC, p. 11, 17-18, 23-25, 121-2 (RPPC, págs. 24, 30-32, 37 y 149). — Sur la constante élaboration d'un dire le plus *juste* possible à propos de « l'être » de Jésus et sur les difficultés possibles et les déviations que celles-ci impliquent, voir : IIPAC, 23-24, 61-69, 121-127 (RPPC, p. 37-38, 82-87, 149-155).

0, étant donnée la place qu'elle occupe dans IIPAC, à la foi en référence aux réalités fondamentales de l'homme et non à Dieu, dont le développement est dans la première partie de HRH ; foi que nous avons nommée de manière mythique : « foi d'Adam ».

Ces deux fois bien que premières sont obscures et surgissent dans l'épaisseur de la vie. Elles sont plutôt de l'ordre du sentiment, de l'intensité et de l'affinité que de l'ordre de la cohérence et la clarté sur le plan du faire et du dire (conduite et formulations). Ces deux fois concernent la réalité et l'intensité du *lien* ; sa qualité ontologique est antérieure à la qualité de ses manifestations conscientes dont la réussite et l'adéquation est la tâche de toute une vie. En parlant de « l'identité entre la pensée spontanée et la pensée réflexive » comme idéal des aspirations constitutives de la pensée, Jaume Bofill ajoutait une description que nous pouvons appliquer par analogie aux efforts d'expression des disciples dans les premiers temps du christianisme :

Que toute la fraîcheur, l'ingénuité, la merveille de ce qui n'est pas appris, de ce qui advient pour la première fois, arrive à coïncider sans violence, à se fondre parfaitement avec la retenue, la responsabilité du propre langage ; que la liberté comme sincérité soit la même chose que la liberté comme maîtrise de soi ; que l'envergure illimitée d'un projet ou d'un rêve juvénile soit aussi le résultat d'une vie pleine d'expériences : voilà une maturité spirituelle qui engloberait de manière simultanée et parfaite – comme l'« éternité » de Boèce – toute une vie ; saisissant et conservant, de chacun des moments qui la composent, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, sa meilleure offrande. ⁽⁵¹⁾

4. *Rencontres singulières*

Cette foi première est semblable à celle de quelques-uns des personnages (historiques ou pas) qui apparaissent dans les

⁽⁵¹⁾Jaume BOFILL, *Obra filosòfica*, Barcelona, 1967, p. 189.

évangiles. Cette foi les a amenés à s'approcher de Jésus qui lui-même les a aidé grâce à sa propre foi en soi. Tel est le cas du paralytique de la piscine de Bézatha ⁽⁵²⁾ ou le cas de celui qui dit à Jésus « j'ai la foi, aide-moi en ce qu'elle me manque », qui était « un dans le peuple », père d'un fils qui avait « un esprit qui ne le laissait pas parler », ou le cas de la femme « qui souffrait d'un flux de sang depuis douze ans », à qui Jésus dit « ta foi t'a guérie » ⁽⁵³⁾.

Les rencontres de guérison et de miracles (je me souviens maintenant du Centurion dont Jésus guérit aussi le serviteur) montrent la naissance et la consolidation de la foi en soi des sujets. Consolidation où la foi en soi de Jésus agit comme un catalyseur ou une aide. La même chose se trouve dans les autres rencontres singulières sur lesquelles M. Légaut a réfléchi : la rencontre avec Marie, la sœur de Marthe, ou avec la Samaritaine ⁽⁵⁴⁾, auxquelles nous pourrions ajouter, par exemple, celle avec Zachée et celle de Matthieu.

5. « Détails accessoires et inutiles », et deux périodes successives des disciples

En différents moments du tome II (IIPAC), M. Légaut invite le lecteur à rechercher derrière et dessous les Évangiles, pou-

⁽⁵²⁾ Voir : Jean, 5. Il y a une méditation de M. Légaut sur ce passage dans : *Méditation d'un chrétien du XXème siècle*, p. 73-84.

⁽⁵³⁾ Marc 9, 14-29 ; 5-34. Pendant longtemps, ces passages ont été lus dans une perspective plus soucieuse de la croyance que de la foi du sujet, pourtant elles peuvent se lire dans la perspective de la foi selon M. Légaut. Au début de ma lecture de M. Légaut, ses idées sur la foi me rappelèrent un écrit de von BALTHASAR où il commente également le passage de Mc 9 : « La foi du Christ » en *La foi du Christ*, Aubier, 1968, p. 32 y ss (« Fides Christi », *Essais théologiques II*, Madrid, Guadarrama, 1964, p. 68-69 ; voir aussi dans ce même volume, les p. 119-120 où il est fait allusion à ce même passage de Marc).

⁽⁵⁴⁾ *Méditation d'un chrétien du XXème siècle*, p. 109 et ss, et p. 185 et ss. (éd. espagnole (1989), p. 108 et ss et p. 179 et ss).

rrait-on dire ⁽⁵⁵⁾ ; invite à chercher un « avant » de la doctrine et des constructions élaborées à partir de la Résurrection et des expériences charismatiques de celle-ci ; à découvrir et entrevoir la foi première des disciples durant la vie de Jésus et avant sa fin. C'est pour ça que nous pouvons distinguer deux périodes successives, objets de l'intérêt de M. Légaut.

Ce sont d'abord les quelques mois de la vie publique dans lesquels la foi des disciples a coïncidé avec la vie du Maître, le suivant ici et là, sans distance ni temps pour tomber dans le décompte de savoir que ce qui les unissait à lui était la foi et qu'elle altérerait non seulement la doctrine religieuse de ce à quoi ils adhéraient mais encore leur façon d'y être attachés. Il s'agit d'une vie qui, selon M. Légaut, peut encore se surprendre ou se deviner dans certains « détails accessoires » :

Tels *détails accessoires* de l'évangile, dont l'exégète et l'historien n'ont que faire, aussi bien que tels passages qui peuvent leur poser des questions de forme et même de fond, peuvent devenir *très suggestifs* pour celui qui cherche à *joindre les apôtres dans l'intime* de façon à découvrir, grâce à eux et au-delà d'eux, *qui était Jésus*. ⁽⁵⁶⁾

Mais il y a aussi la brève période immédiatement postérieure à la mort de Jésus, quand la foi des disciples s'est vue ensevelie sous des conduites et des évidences qui paraissaient la nier quoique l'abîme même de sa déception indiquait un battement de cœur enfoui, intelligible pour qui saurait le capter.

Je pense à la fuite et à l'abandon que suggère l'impressionnant verset de Marc et Matthieu : « Et le laissant, ils *s'enfuirent tous* » et « Alors, *tous les disciples l'ayant laissé, s'enfuirent* » (Mc, 14, 50 et Mt, 26, 56b), verset que Luc élimine. Et je pense aussi à toutes les croyances et perspectives ruinées, con-

⁽⁵⁵⁾ Voir : IIPAC, p. 16-17, 34-35 (RPPC, p. 29 et 51-52).

⁽⁵⁶⁾ Voir : IIPAC, p. 16-17 ; 26-28 (RPPC, p. 29-30 ; 41-42). Sur la distinction entre foi en Jésus et croyances en Jésus, et sur son influence dans la période de la vie publique de Jésus, voir : IIPAC, p. 24 (RPPC, p. 38).

ques alors qu'ils vivaient proches de Jésus, comme le suggère l'indicatif imparfait : « nous *espérons*, nous », du passage d'Emmaüs (Luc 24,21).

Ce « nous *espérons* » d'Emmaüs indique la brisure de certaines croyances et espérances échafaudées par les disciples conformément aux espoirs plus primaires de ce temps et en ne comprenant presque rien de Jésus bien qu'ils le suivaient. Jésus, durant leur vie commune, s'était senti incapable de briser en eux ces espoirs idéologiques et selon certain verset, il semblait espérer que sa mort et que le souvenir qu'ils conserveraient de lui susciteraient ensuite en eux, au moins en quelques-uns, cette brisure là. Au moins en deux occasions, à partir du « mieux vaut pour vous que moi, je m'en aille » évangélique (Jn 16, 7), M. Légaut parla de ce que Jésus pouvait penser de l'opportunité de sa mort pour que ses disciples se libèrent de leurs croyances et perspectives trop de ce monde ⁽⁵⁷⁾. Cette interprétation fut probablement fruit de ses réflexions à propos de la mort de M. Portal ⁽⁵⁸⁾ et inspira aussi quelques perspectives de HRH ⁽⁵⁹⁾. L'expérience d'Emmaüs est celle de la foi qui tient malgré la défaite des croyances antérieures.

6. *La Passion et la Croix*

Observons en passant un exemple de comment M. Légaut unissait ce qui est arrivé à la fin de la vie de Jésus avec ce que lui-même pouvait entrevoir et méditer du drame de la crise permanente et insoluble qui est dans le cœur du mystère de l'Église.

M. Légaut mettait en relation beaucoup des fragments où il faisait allusion à la Passion avec la situation actuelle du

⁽⁵⁷⁾ Voir : RPPC, p. 67-68 et 180-182

⁽⁵⁸⁾ Voir : L-V. II, p. 116-127.

⁽⁵⁹⁾ Voir : HRH, p. 84-85 (RPPC, p. 101-103).

christianisme et avec le drame que vivaient les chrétiens : aveuglement et endurcissement de certains ; tentation d'abandonner, de fuir et de se séparer pour d'autres ; fidélité de quelques-uns ; trahison des plus intimes... Relisons quelques uns de ces passages :

Les premiers disciples de Jésus, avant même d'être *sous le vent de la défaite aux approches de la fin misérable* de leur Maître...⁽⁶⁰⁾

Mais ainsi « le chrétien, conscient d'une *pareille déroute au point d'être tenté par le désespoir* des disciples devant la mort de Jésus... »⁽⁶¹⁾

Mais de même que les hommes doivent apprendre à vivre en bonne intelligence avec leur corps, ne pas le détester ni à fortiori le mutiler quand ses exigences deviennent dévoratrices au point de les menacer dans leur intégrité humaine, ils ont aussi à comprendre que leur société religieuse demande la même patience et qu'il est normal qu'elle leur impose la même "*passion*". (...) Il n'est pas plus forte sagesse que celle du chrétien qui porte son Église sans en être écrasé ou même alourdi, la sert sans être asservi, croit et espère en elle sans illusion et l'aime sans être dupe. C'est ainsi qu'on tient le fil directeur qui permet d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a été envers Israël, il y a vingt siècles. (...) sagesse d'autant plus nécessaire pour ne pas méjuger du christianisme et ainsi être conduit à s'en *séparer*...⁽⁶²⁾

... nul ne peut se maintenir sans cesse sur la cime de la foi portant aveuglement mais réellement sur la personne de Jésus à travers son humanité ; cette foi nue, indépendante de tout idéologie, que les premiers disciples ont eu en lui, à la fin, *quand tout semblait autour de leur Maître*.⁽⁶³⁾

Il y a un monde entre le passé, le présent et le futur si nous considérons la question de la fidélité dans la linéarité

⁽⁶⁰⁾ ИПАС, p. 40 (RPPC, p. 57).

⁽⁶¹⁾ ИПАС, p. 84, 87 (RPPC, p. 106-107 ; p. 110).

⁽⁶²⁾ ИПАС, p. 89-90 (RPPC, p. 113).

⁽⁶³⁾ ИПАС, p. 126 (RPPC, p. 154).

du temps et il y a aussi le même, en plus grand et en plus profond, à l'intérieur de chacun. Pourquoi, sinon, tous les disciples se sentent-ils concernés au moment de la prophétie de la trahison ?

... pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit : – Je vous le dis en vérité, *l'un de vous*, qui mange avec moi, me livrera. Ils commencèrent à s'attrister, et à lui dire, l'un après l'autre: *Est-ce moi ?* ⁽⁶⁴⁾

Plus l'être humain est près de Dieu et de sa connaissance, plus il connaît la distance qui le sépare toujours de Dieu et de la connaissance du sens de sa vie ⁽⁶⁵⁾.

7. Autres éléments évangéliques sur foi et conscience

Comme nous l'avons dit, la connaissance de soi et de l'autre qui va au-delà de la connaissance générale de l'homme, et que M. Légaut développe dans HRH, est ce qui peut affiner la sensibilité pour entrevoir le lien le plus important entre Jésus et les siens qui est une espèce de connaturalité, un air de famille, un style fruit de la convivialité, comme leur commun accent « galiléen » ⁽⁶⁶⁾.

De la même manière que M. Légaut avait proposé un ordre déterminé dans HRH dans le but d'une meilleure compréhension de la vie de l'homme, il proposa aussi un ordre dans IIPAC, dans le but de comprendre la foi des disciples et l'origine du christianisme.

⁽⁶⁴⁾ Mc, 14, 19 ; Mt. 26, 22 ; Lc, 22, 23 ; Jn, 13, 24.

⁽⁶⁵⁾ Il peut être utile de rappeler un principe théologique énoncé par un théologien reconnu comme von Balthasar: « Seul le Fils sait de manière exhaustive ce que signifie être abandonné par le Père car seul il sait qui est le Père et quelle est la proximité et l'amour de Celui-ci » (H. Urs von BALTHASAR, *El cristianismo y la angustia*, Madrid, Caparrós, 1998, p. 54).

⁽⁶⁶⁾ IIPAC, p. 19-22 ; 28 .Voir : RPPC, p. 32-36 et 43.

Premièrement, il choisit de penser aux disciples durant les quelques mois de la vie publique vécue avec Jésus ⁽⁶⁷⁾ pour ensuite, à travers eux, penser à Jésus seul et de cette façon, entrevoir dans un second temps, à partir de la propre expérience humaine travaillée dans le tome I (HRH), ce que fut la « foi essentielle » des disciples en Jésus, une « foi sans foi », foi silencieuse, « naissante », état antérieur à la foi proférée et à la foi « chrétienne ». Ceci, pour enfin, et non sans admiration et même vénération, finir en adoration et arriver à entrevoir *qui* fut Jésus, c'est-à-dire, entrevoir la foi *de* Jésus dont nous avons parlé dans le paragraphe sur le chapitre 11 le l'Épître aux Hébreux ⁽⁶⁸⁾.

Dans ce sens, des quatre phases de « l'existence » de Jésus (vie, passion, mort et résurrection), M. Légaut avait l'habitude de mettre en valeur les trois premières (« *vie et mort* de Jésus couronnées par la *croix* ») et il le faisait à la différence de la doctrine qui oublie la première et met en valeur les trois dernières (passion, mort et résurrection) sans différencier la toute dernière ni indiquer qu'elle est d'un tout autre ordre ⁽⁶⁹⁾.

C'est pourquoi M. Légaut s'est intéressé aussi à la *conscience de Jésus* ; question qui sans aucun doute a à voir avec ses « nuits de prière », circonstance si aimée de M. Légaut ⁽⁷⁰⁾. La question de la conscience de Jésus, comme celle de son ignorance, de ses croyances et de son savoir en tant qu'homme de

⁽⁶⁷⁾ IIPAC, p. 26-28 ; 34 .Voir : RPPC, p. 41-42 et 50.

⁽⁶⁸⁾ Rappelons encore une autre formule du même théologien cité dans la Note 65 : « ... la *fides quae* du chrétien est la *fides qua* du Christ en face du Père, et sa *fides qua* elle aussi vit du rayonnement de cette lumière du Christ, que l'on peut appeler sa *fides* archétypique » Hans Urs von BALTHASAR, *La Gloire et la Croix. I Apparition*, Paris, Aubier - Montaigne, 1964, p. 183.

⁽⁶⁹⁾ Sur l'importance de la *vie* de Jésus pour la foi (vie qu'inclut la passion et la mort sur la croix comme le dernier acte de sa vie), voir : IIPAC, p. 36-7 ; 51-56 ; 67-8 ; 72-3 ; 105-6 ; 125-7 (RPPC, pgs. 53, 69-74, 89-90, 93-94, 131, 153-155).

⁽⁷⁰⁾ Voir : IIPAC, p. 203.)

son temps, intéressait l'époque du modernisme. Cet intérêt venait d'une lecture du Nouveau Testament de sensibilité non docète et qui mettait l'accent sur le « vrai homme » (*verus homo*) de Calécdoine. Alors que l'anti-modernisme tendait à mettre son veto sur cette question ⁽⁷¹⁾.

4. LA SEMENCE, LE LEVAIN ET LE FERMENT. « ACTION SOUTERRAINE ET SANS VISAGE »

1. Ces images et la foi selon M. Légaut

Toutes ces images du grain, du blé, de la semence, du ferment et de le levain sont bibliques et ont à voir avec le commencement de la foi et avec son développement tels que M. Légaut les voyait. Nous pourrions même affirmer que ces images sont la référence biblique la plus présente dans HRH.

La semence, le ferment et le levain indiquent que la vie de foi surgit et aussi se transmet, comme tout ce qui vit, d'abord par le petit et l'imperceptible, le lent et le peu structuré en apparence, le caché et l'obscur ⁽⁷²⁾. La semence et le ferment sont images de terre, de marche à tâtons et à l'aveugle, comme les vers de terre, sans savoir vers où ils vont, sans vision d'ensemble comme sur une carte. Ce sont des images de « l'esprit fondamental » de la foi, de son style discret, qui est appel plus qu'imposition, qui est action tenace et patiente parce qu'il sait — cet esprit — que son effet demande un délai au-delà des apparences.

⁽⁷¹⁾ Voir : *Deux chrétiens...*, p. 55-56 (L-V I-II, p. 116). Voir aussi : Émile POULAT, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 485-512 (éd. espagnola: Émile POULAT, *La crisis modernista. Historia, dogma y crítica*, Madrid, Taurus, 1974, p. 429-452).

⁽⁷²⁾ Nous avons déjà parlé de cela dans la Note 5 de la version espagnole (*Cuaderno de la diáspora* 17)

M. Légaut appréciait ces images comme il appréciait les paraboles. À une occasion, il oppose d'ailleurs le magistère de Jésus à travers les paraboles et le magistère de Moïse qui prend forme en une Loi, en un Décalogue, en une doctrine ⁽⁷³⁾. Les paraboles d'où proviennent les images de la semence et du ferment reflètent, selon M. Légaut :

l'esprit fondamental de Jésus, respectueux de l'homme, *l'appelant sans en rien le forcer à ce qui ne peut être imposé, sans de ce fait, manquer radicalement son but*. Les paraboles disent à voix haute ce que tous peuvent entendre mais en même temps elles murmurent ce que chacun (...) saura écouter ⁽⁷⁴⁾.

Les images de M. Légaut sont *lumineuses* mais elles incluent un sens du *respect* et de la discrétion conforme au style de le levain et du ferment :

Sauf vocation spéciale, qui plus que toute autre doit être passée au crible du temps et au jugement du regard intérieur, le témoin de Jésus veillera à ce que *sa lumière ne soit pas un phare* qui éblouit sans éclairer, phare utile sans doute (...) pour les foules (...) mais non pour illuminer l'homme. ⁽⁷⁵⁾

Toutes ces images évangéliques (semence, levure, ferment) sont des images rurales que nous pouvons imaginer proches du style observateur de Jésus. Il est aussi facile d'associer ces images aux années des Granges de M. Légaut. Pour cela nous porterons d'abord notre attention sur ses observa-

⁽⁷³⁾ Voir : IIPAC, p. 127-142, chap. 5 "L'universalité de Jésus" (RPPC, p. 155-172). Quand M. Légaut quand parle de « Moïse », il doit penser au magistère institutionnel du catholicisme. Pour une forme autre d'autorité, voir les paragraphes sur Monseigneur Mignot cités par : Émile POULAT, *Histoire, dogme ...*, p. 485-512 (éd. espagnole: p. 425-6; reproduits dans le *Cuaderno de la diáspora* 18 [2006], p. 238-41).

⁽⁷⁴⁾ IIPAC, p. 129 (RPPC, p. 157) ; voir aussi IIPAC, p. 140 et 151 (RPPC, p. 169-170 et 181).

⁽⁷⁵⁾ IIPAC, p. 388-389 (CIF, p. 189) ; voir aussi HRH, p. 207 (HBH, p. 244).

tions dans « L'oeuvre spirituelle », dernier chapitre de IIPAC (76), qui est celui qui reflète le mieux le temps des Granges et en second lieu, nous porterons notre attention sur ce qu'en dit M. Légaut dans HRH, qui est le livre qui correspond le mieux à la vie aux Granges (77).

2. *La semence, le levain et le ferment dans « L'oeuvre spirituelle »*

Les pages de « L'oeuvre spirituelle » (chap. 12 de IIPAC) qui parlent des chrétiens « appelés d'une façon spéciale à être les ouvriers de la nouvelle naissance du christianisme » (77) sont pleines de petites observations sur le levain et le ferment. «

(76) Voir aussi ce chapitre à *Croire en l'Église de l'avenir* (1985) [en espagnol : *Creer en la Iglesia del futuro* (CIF), 1988]

(77) Sur les années des Granges, voir premièrement un fragment cité en note plus haut (« La religion comme la reçoit un jeune chrétien [...] ne l'aide pas à développer vigoureusement toute son humanité, etc. » IIPAC, p. 384 (CIF, p. 183).

D'autre part, « ces gens [êtres simples et drus que la vie n'a pas ménagés, qu'elle a élevé dans la rigueur des conditions communes] n'ont sans doute pas l'éducation et la finesse qu'il aimerait trouver et qui faciliterait la rencontre, mais *il est peu de raffinement qui ne se paient de quelque amollissement du caractère*. Ce sont de ces hommes-là et non des privilégiés de la société, qu'il apprendra ce que son Église ne lui enseigne pas, mais dont il a grand besoin pour être religieux de façon authentique et personnelle. *Longue classe à l'école des hommes que ne remplace ni même prépare directement aucune étude, que ne sanctionne aucun examen et qui ne sont jamais terminées* », IIPAC, p. 386 (CIF, p. 185-186).

« On ne donne réellement aux autres que si on est capable d'entrevoir avec une sorte de vénération *la grandeur humaine qu'ils portent et qu'ils ignorent*. Dans ces conditions, sans exception, on a conscience alors de recevoir plus que ce que l'on sait avoir donné » IIPAC, p. 386-387 (CIF, p. 185-186). Cet échange arrive à « l'heure que nul ne peut prévoir ni provoquer » mais qui demande de « longues préparations et de lentes approches » (loc. cit.) et « une stabilité sans défaillance à la mesure d'une vie » IIPAC, p. 389 (CIF, p. 189). « C'est seulement (...) après des délais toujours considérables, que l'on peut être adopté suffisamment même par les plus humbles et les plus pauvres », IIPAC, p. 387 (CIF, p. 186).

L'obstacle de sa propre origine familiale, sociale et de sa formation « limitera longtemps l'action spirituelle du disciple » au point de le conduire à quitter cette vie même si alors il continue à affirmer que cette « vie cachée et enter-

L'œuvre spirituelle » porte peu à peu, ceux qui reconnaissent dans cette œuvre leur mission, à comprendre le *chemin* de la semence et du ferment et à être conscients tant de tout ce qu'il y a à oublier que de tout ce qu'il y a à apprendre avant de pouvoir communiquer d'homme à homme avec les hommes, sur le sens et sur Dieu :

L'action spirituelle (...) ne peut porter ses fruits qu'à échéances très éloignées et exige (...) une présence patiente, discrète au point de se faire finalement désirer. Avant de vouloir *semer*, ce semeur doit attendre longtemps que « sa terre » le porte, l'accepte et l'adopte. ⁽⁷⁸⁾

M. Légaut dut en écrivant ce chapitre, penser au lent labeur, organique et tenace durant les années des Granges, où sa foi fut dépouillée du vêtement de ses croyances crues sur le mode ancien, au temps où sa foi devenait de chair et d'os jusqu'à se tenir debout comme « foi en soi ».

Nulle *graine* ne peut se développer ni atteindre la maturité si d'abord elle ne germe avec l'extrême lenteur qui convient dans l'obscurité de la terre. ⁽⁸⁰⁾

L'obscurité de la germination de la graine demande solitude et rareté : le disciple « ne doit pas s'étonner de se retrouver seul, et cela ne doit pas lui être un motif de reproche contre ceux qui ne suivent pas le même chemin ou qui le parcourent à un rythme différent » parce qu'il y a une logique à la solitude et à la rareté propres au « désert chrétien » :

rée, qui sera ignorée de tous » est « secrètement *la plus féconde...* » IIPAC, p. 388 et voir aussi CEA, p. 173-174 (CIF, p. 187-188), avec un ajout remarquable car il parle de sa vie hors des Granges, après le succès de ses livres.

⁽⁷⁸⁾ IIPAC, p. 383 (CIF, p. 181).

⁽⁷⁹⁾ IIPAC, p. 389-390 (CIF, p. 190-191). Voir toute la section III, IIPAC, p. 384-393 (CIF, p. 182-196) et voir spécialement IIPAC, p. 382-384 (CIF, p. 181-182).

⁽⁸⁰⁾ IPAC, p. 390 (CIF, p.192).

Le *grain* jeté à la volée ne pousse bien que lorsqu'il n'est pas tombé en tas sur le sol. ⁽⁸¹⁾

3. *Le ferment, la semence et le levain dans HRH*

M. Légaut a parlé du chemin de l'homme sans référence à « Dieu » avant la seconde moitié de HRH. Pourtant, aux points cruciaux, les images du ferment et de la semence sont une preuve discrète de ce que M. Légaut écrivait toujours inspiré par Jésus et les Évangiles.

Nous rencontrons ces images côte à côte ou séparées, d'abord dans le chapitre 3, quand il parle des étapes de la *paternité* dont l'autorité, quand le fils grandit et devient adulte, « disparaît progressivement derrière un voile de discrétion » et l'être du père se transforme en appel, c'est-à-dire en *semence et ferment* ⁽⁸²⁾.

Nous rencontrons également ces images dans le chapitre 10, quand M. Légaut parle de la *mission* dans la seconde moitié du livre. « La seule possibilité d'atteindre autrui sur le plan de l'être » ne passe pas par le pouvoir du faire mais par « la puissance d'une *semence et d'un ferment* » ⁽⁸³⁾ qui est la force du fruit de la lente gestation de la mission de chacun, toujours singulière :

La *graine* enfouie très profondément dans un *sol dur* est condamnée à rester longtemps en terre avant de germer, elle n'y poussera que des racines plus vigoureuses. De même, la mission gênée dans son développement et celle dont la genèse est laborieuse à cause de sa singularité tardent à se faire jour. Mais alors, elles sont souvent *exceptionne-*

⁽⁸¹⁾ IIPAC, p. 286, 390-391 (CIF, p. 133, 192, 194). Les pages sur le « désert chrétien », milieux intellectuels compris, contiennent des observations similaires : IIPAC, 285-8 (CIF, p. 132-136).

⁽⁸²⁾ HRH, p. 53-54 et 58 (HBH, p. 66 et 70-71).

⁽⁸³⁾ HRH, p. 204 (HBH, p. 241).

llement fécondes comme si l'une et l'autre avaient puisé dans leur longue lutte contre le milieu un surcroît de convenance et d'efficacité. ⁽⁸⁴⁾

M. Légaut change le sens de la parabole de l'évangile dans ces lignes. De son point de vue, plus la terre est ingrate mieux elle peut favoriser la vigueur de l'arbre. M. Légaut laisse bien venir les choses pour établir la différence entre l'action idéologique, dont les objectifs sont clairs pour le devenir de l'ensemble et dont les exigences sont de l'ordre du général, et « l'obscurité » de la démarche et du fruit des missions qui plus elles sont singulières, plus elles sont universelles. C'est pourquoi il observe que ces missions surgissent de façon apparemment anarchique (sans principe, *sauvages*) : « sans plan concerté et en ordre dispersé » car elles « naissent *comme les graines semées à la volée* : seul les unit la main du semeur et la gerbe du moissonneur » ⁽⁸⁵⁾.

D'autre part, M. Légaut considère les « vertiges » des crises fondamentales, quand « l'homme se heurte à un impossible qui lui est nécessaire », comme la conséquence de la *grandeur* de l'homme puisque « la *semence* d'être, cachée en lui, se manifeste ainsi dans sa nature singulière ». Et il ajoute : « Quelle *puissance de germination* n'a-t-elle pas [cette semence] pour le perturber à ce point quand il la méconnaît ! » ⁽⁸⁶⁾

Enfin, comme une espèce de récapitulation, à un moment stratégique de HRH puisque c'est la fin des cinq premiers chapitres, qui forment un premier livret à l'intérieur du livre, M. Légaut se demande :

⁽⁸⁴⁾ HRH, p. 196 (HBH, p. 232).

⁽⁸⁵⁾ HRH, p. 207 (HBH, p. 244).

⁽⁸⁶⁾ HRH, p. 22 (HBH, p. 27). Quelques unes de ces heures de crise ne sont pas seulement à la moitié de la vie mais à son terme. Il y a en elles des « souvenirs ineffaçables » qui témoignent de leur stabilité fondamentale et sont « d'authentiques semences » de la contemplation indispensable en ces moments (HRH, p. 272 (HBH, p. 318)).

Pâte capable de recevoir le levain et de *se lever*, pâte riche mais lourde et épaisse, menacée de rassir et de devenir dure comme pierre, quel *ferment* pourrait faire monter en l'homme l'intelligence de ce qu'il est en puissance et lui donner le moyen de le devenir ? Quelle inspiration pourrait faire jaillir de lui l'invention de ce qu'il devrait être pour être afin qu'il y tende dans sa faiblesse sans défaillance ? Quelle force pourrait lui faire porter avec constance sa foi en lui-même et supporter avec dignité sa carence d'être, de façon qu'à travers elles, qu'il pressente l'être qui s'espère en lui ? Pour que sans cesse il se découvre à la limite de la clairvoyance et se corresponde à la limite de ses ressources, cette inspiration et cette force ne doivent-elles pas venir d'une présence qui le rende présent à lui-même ? ⁽⁸⁷⁾

4. « Action souterraine et sans visage »

Cette question d'un ferment, d'une inspiration, d'une force et d'une présence a son parallèle dans la première page où apparaît le terme « Dieu » dans la deuxième partie de HRH. Juste avant que le terme « Dieu » n'apparaisse, M. Légaut avait distingué les « motions intimes » des « mouvements instinctifs » et affirmé que les premières sont appelées à permettre la conversion des « biens » humains offerts à l'homme, ainsi précise-t-il :

L'homme est ainsi appelé à affirmer que ces motions sont en lui manifestations d'une *action souterraine et sans visage* qu'il ne doit, sous peine de la dénaturer, ni séparer de lui ni confondre avec la sienne. Cette action n'agit pas sur lui *comme une cause étrangère* tellement elle jaillit de son être même et en porte la marque indélébile. D'autre part, si elle opère au plus intime de lui-même, *elle n'est pas issue de lui*, et ne dépend pas de lui comme ses activités instinctives et volontaires, que toutefois elle utilise. ⁽⁸⁸⁾

⁽⁸⁷⁾ HRH, p. 115 (HBH, p. 137). Ce sont les dernières lignes du chapitre V. D'autres chapitres ont un final ouvert comme celui-ci : chap. 4, p. 87; chap. 8, 170; chap. 9, p. 189 (HBH, p. 115, 201, 224.)

⁽⁸⁸⁾ HRH, p. 155-6 (HBH, p. 185-186).

Et un peu plus loin il ajoute « l'homme n'arrivera *jamais* à vraiment comprendre *le mode* de cette action » pour ensuite revenir à employer la même expression en ajoutant l'image du ferment :

Cette *action souterraine et sans visage, ferment* des profondeurs vitales, soulève l'homme au dessus de lui-même pour qu'il rende humain ce qui vient à lui ; elle le grandit à partir de lui-même à la taille de l'Univers qu'elle l'appelle à découvrir avec ses yeux d'homme. (...) Cette action postule ainsi indirectement et de façon obscure un absolu en elle et en l'homme qu'elle visite. Non seulement par fidélité à ce que l'être saisit de lui-même quand il est élevé à une intelligence suffisante des biens humains mais aussi à cause des exigences et des limites intrinsèques de ses cadres de pensée et de ses possibilités d'expression, *il est amené à utiliser la notion de Dieu avec le caractère absolu dont on l'a chargé de tout temps et en tout lieu. Il attribue à Dieu l'origine* de cette action en lui, inséparable de lui, qui n'est pas seulement de lui. Il est conduit à affirmer que *Dieu est au-delà de cette action comme il assure que lui-même existe au delà de sa vie...* ⁽⁸⁹⁾

Si nous citons ici en dernier, ces textes de HRH autour de la présence d'une action en nous si singulière qu'à la fin il faut dire qu'elle « est de Dieu », c'est surtout pour nous arrêter sur ce qui caractérise *la foi*, sur la *façon* dont se manifeste cette action intérieure pour laquelle, dans ce dernier cas — ce qui est curieux —, M. Légaut n'emploie *pas l'image de la graine mais celle du ferment*. Peut-être parce que la graine est plus lente et elle peut attendre dans les greniers de la mémoire, lesquels seraient alors inertes comme une terre en jachère. À la différence de la graine, le ferment évoque un mode d'action ininterrompu mais en tout cas, également « souterraine et sans visage » et dans ce sens, analogue au dense et obscur parcours intérieur de la foi et aussi de M. Légaut durant les années des Granges où l'intuition de la foi germait et fermentait en lui.

⁽⁸⁹⁾ HRH, p. 156-7 (HBH, p. 187).



*« Cette action souterraine (...) le grandit à la taille de Univers »
(Claude Challande, 2005)*

CONCLUSION

Arrivés à la fin, rappelons-nous le chemin parcouru. Notre objectif était de réfléchir sur la foi à la lumière de la vie et l'œuvre de M. Légaut et pour ce faire, nous avons fixé notre attention sur trois points. Premièrement, sur l'importance de la rencontre avec un disciple pour comprendre la différence entre tradition spirituelle et organisation religieuse. C'est à ce propos que nous avons parlé de M. Portal. Deuxièmement, nous nous sommes arrêtés sur le chemin de M. Légaut, qui l'a conduit à creuser la différence entre foi et croyance, entre la foi comme attitude fondamentale de l'homme devant la vie et l'existence et la croyance comme adhésion, idéologique ou non, à une doctrine ; et à ce propos, nous avons parlé de la vie de M. Légaut aux Granges. En dernier, nous nous sommes arrêtés sur les quatre éléments bibliques qui, à notre avis, éclairent la compréhension de la foi chez M. Légaut : le « par la foi » de l'*Épître aux Hébreux*, la « foi d'Adam », la foi première des disciples et de ceux qui ont rencontré Jésus de son vivant, et les images du grain, de la semence, de le levain et du ferment, utiles pour comprendre le *mode* caché, sous-terrain et sans visage de l'action spirituelle (c'est à dire du spirituel, du divin) chez l'homme.

1. Dans la première partie, en effet, après avoir nommé quelques-unes des grandes figures et traditions chrétiennes des XVI^{ème} siècle et suivants, nous nous sommes centrés autour de l'importance d'accéder à la figure de Jésus à travers la rencontre en profondeur avec quelqu'un de qui se reconnaître disciple. Après un temps d'apprentissage et de lecture ou de fréquentation et d'expérience, il est capital qu'un être humain arrive à se sentir et se savoir relié à quelqu'un qui soit un vrai disciple de façon à ce que pour le premier, il soit vrai que nier la vérité de l'autre entraînerait à nier la sienne pro-

pre de même qu'affirmer le sens de la vie de l'autre entraîne à affirmer le sens de sa propre vie.

Pour que le lecteur approche cette expérience, nous avons pris la liberté de raconter une conversation avec un ami à propos de ce que a supposé pour nous la connaissance de M. Légaut (d'abord par sa lecture, puis par sa fréquentation). De cette conversation, j'ai retenu cette affirmation : « qui a vu Légaut a vu un disciple ». Comme nous l'avons suggéré, cette affirmation a à voir avec des passages du Nouveau Testament : le début de la *Première épître de Jean* (1, 1-4) et le contraste entre deux passages des *Épîtres de Paul aux Corinthiens* (1 Cor. 1, 10- 17 et 2 Cor. 3, 1-18). Les deux passages de Paul sont le meilleur lieu scripturaire pour situer la distinction, si importante pour M. Légaut, entre ce qu'est une tradition de foi et une adhésion à une doctrine, entre ce qui est le lien avec un témoin d'itinéraire et un témoin de doctrine.

Ceci dit, nous avons cité d'abord un passage de M. Légaut à propos de ce que supposait, pour lui et les autres « camarades » du groupe Tala, la connaissance et la fréquentation de M. Portal dans les années 20 du siècle dernier. Ce prêtre était un authentique disciple à leurs yeux et c'est pourquoi il éveilla en eux ce qu'est vivre dans une tradition. Trois lignes que je n'ai pas citées alors, racontent une anecdote très significative dans ce sens :

... Et lorsqu'il [M. Portal] disait à un de ses disciples, nommé à un poste assez éloigné en province : « Surtout, ne me quittez pas ! », l'autre pouvait répondre en substance : « Mon Père, je démissionnerais plutôt de l'Université que de vous quitter ! »⁽⁹⁰⁾

Ces trois lignes de 1952 font écho à quelque chose de vécu par M. Légaut lui-même, et suggèrent une intensité pareille à

⁽⁹⁰⁾ Voir la référence dans la Note 9.

celle qu'on a pu deviner dans la conversation des deux amis dont nous venons de faire mention. Et la phrase qui sortit de l'âme de M. Légaut, ne fut-elle pas comme une annonce de ce qu'il vivrait plus tard ?

Quoi qu'il en soit, quelle est la clé de ces deux échanges, celui de M. Portal et M. Légaut, et celui des deux amis ? La clé de ces échanges (et de toute rencontre qui s'y ressemble y compris la fréquentation d'un petit groupe où on échange au niveau de l'existence) appartient à l'ordre de l'attachement, distinct de l'appartenance ou de l'adhésion idéologique à un collectif. Une telle tradition est autre chose que les communications ordinaires dans une institution ou une organisation. Une famille ou une lignée de cette sorte est autre chose qu'une école philosophique ou de spiritualité.

M. Légaut continue son témoignage sur M. Portal en 1952 d'une façon dont le terme « Église » peut illustrer analogiquement ce que n'importe quel homme peut vivre dans sa propre tradition ; comme Jésus, dont la trajectoire ne peut se comprendre qu'en relation avec Israël à travers sa famille et Jean Baptiste par exemple.

À côté de cet amour pour Jésus Christ, centre de son message, ou pour mieux dire, en conséquence, en prolongement de cet amour, M. Portal nous découvrait aussi l'amour pour son Église. Certes, nous étions catholiques, mais de façon impersonnelle et effacé, par atavisme, par appartenance sociale. (...)

(...) Certes, la vie de M. Portal était la longue et émouvante manifestation de cet amour. Quand M. Portal se laissait aller à nous conter sa vie, nous écoutions en nous battre son amour pour l'Église (...), un amour sans faiblesse et sans servilité, un amour sans sectarisme et sans idolâtrie ; l'amour dans la liberté des enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus Christ ; un amour silencieux, enraciné dans les profondeurs, qui ne se manifestait pas sans cesse comme un laisser-

⁽⁹¹⁾ Voir Note précédente.

passer ; un amour crucifié aussi (...).

Quand M. Portal nous racontait ses heures d'espérance et ses heures d'écrasement - sa solitude devant les censures romaines - la consolation que lui apportaient les jeunes qui s'approchaient de lui - le nombre de ceux-ci qui le quittaient ensuite, nous apprenions que Jésus Christ seul peut faire aimer l'Église comme elle doit être aimée.

Quand Mesnard demandait à M. Portal avec la simplicité directe que vous savez qu'il a encore : « Mon Père, pourquoi n'êtes-vous pas Supérieur général de votre Congrégation ? » et que M. Portal répondait simplement : « Il faut pour cela des hommes plus tranquilles que moi... », nous comprenions que ce chrétien *était un chef* parce qu'il ne croyait pas être, dans la ligne personnelle de sa fidélité, d'assumer les servitudes de l'autorité.

Quand M. Portal nous répétait avec joie cette parole du P. Lebbe au sujet du Cardinal Mercier : « J'aime cet homme *parce qu'il s'occupe de ce qui ne le regarde pas* », nous comprenions que c'était aussi la cause de la grandeur et de la fidélité de M. Portal. Nous n'étions plus assez enfants pour que toutes ces découvertes ne *retentissent dans nos cœurs et ne les fassent vibrer jusqu'à les faire éclater*.

Et c'est ainsi que M. Portal nous prépara à être fidèles à l'appel de Jésus Christ. Cette préparation, à peine eut-il posé les bases qu'il nous fut enlevé. Mais le plus important était transmis. Nous en avons fait ce que nous avons pu... ⁽⁹¹⁾

Plus de vingt ans après, M. Légaut synthétisait ainsi la force de cet attrait d'un témoin d'itinéraire :

... il arrive aussi parfois, quoique rarement, que la rencontre de l'autre, jeune ou vieux, fasse naître une impression particulièrement vive et prégnante de simplicité, de droiture, de pureté ou encore de vigueur, de grandeur, de noblesse. Cette impression ne demande pas à être détaillée, tant elle est simple, directe, immédiate. Elle pénètre en profondeur celui qu'elle visite aussi loin qu'il en

⁽⁹²⁾ MECP, 177-178 (en espagnol : «Llegar a ser discípulo», *Cuaderno de la diáspora* 2, 1994, p. 31).

est digne et bien au-delà de ce qu'il peut en savoir sur le moment même, comme il le découvre plus tard en y repensant à certaines heures, encore sous l'influence de la rencontre qu'il a faite, et comme par résurgence. Cet être, au travers de rayonnement qui sort de lui à son insu, et que prolonge, parfois même amplifie le souvenir qu'on conserve de lui, porte à l'admiration de ce qui s'opère en lui, à la vénération de ce qu'il est sans le savoir ou du moins sans se l'approprier. ⁽⁹²⁾

2. Dans la seconde partie de notre travail, nous avons fixé notre attention sur ce changement de voie que M. Légaut vécut vingt ans plus tard, et qui l'amena, à quarante ans, à quitter l'Université et son rôle dans le groupe, à se marier et fonder une famille, et à partir vivre aux Granges pour commencer, avec sa femme, une vie nouvelle de berger et de paysan.

Malgré une précoce rencontre en profondeur avec un disciple, malgré l'intuition d'avoir reçu le principal dans la jeunesse et malgré son propre engagement déjà concrétisé dans une vie laïque universitaire, une fois la guerre terminée, M. Légaut entreprit le chemin qu'il crut lui être propre, après avoir pris conscience, sans autodéfenses, des carences de sa vie et de son caractère et ensuite refuser de se résigner à revenir à être ce qu'il avait été jusqu'alors.

C'est ainsi que M. Légaut découvrit qu'être un adulte suffisamment conscient de sa propre condition est la voie peu facile d'arriver à « être chef » et à être vraiment disciple. Cette voie est le fruit d'un long labeur organique et tenace où la foi se voit dépouillée du vêtement de ses croyances crues sur le mode ancien ; labeur où la foi devient de chair et d'os jusqu'à se tenir debout comme « foi en soi ».

De la même manière qu'une chose est un amour naissant et une autre un amour adulte, qu'une chose est l'amitié et la communication de jeunesse et une autre l'amitié et la com-

munication adultes, qu'une chose est la paternité et la maternité quand les enfants sont petits et autre chose de suivre leur devenir quand les enfants sont devenus adultes, M. Légaut comprit qu'il était essentiel pour lui, selon le vieil adage : *primum vivere deinde philosophare*, de vivre et travailler jusqu'à vieillir pour, malgré tout, pouvoir peu à peu commencer à penser et parler de manière vraiment vraie.

Ce fut alors le temps des Granges, quand la foi se montra à M. Légaut comme la capacité de regarder sa propre carence d'être en face et ne pas perdre cœur à le faire. Ce fut alors qu'il découvrit en vérité que la foi est autre chose que la croyance, c'est à dire autre chose que la volonté et la décision raisonnable d'adhérer à une doctrine (sur Jésus et sur Dieu dans ce cas) ou que la décision de faire confiance à des témoins qui se limitent à énoncer une doctrine. Ce fut alors qu'il comprit, par analogie avec ce qui est chrétien ou pas, que ce qui est idéologique a à voir de façon seulement indirecte, avec l'ultime et l'originel de chaque personne. Ce fut alors qu'il comprit que le contraire de la foi n'est pas l'incroyance mais la peur au sens fort du terme. C'est à dire que le contraire de la foi est le fatalisme, le nihilisme ou le scepticisme radical, qui peuvent très bien se manifester paradoxalement dans l'absolutisation de quelques doctrines, quel qu'en soit le signe et le contenu. C'est pourquoi M. Légaut comprit, peu à peu, que la foi est, au fond, l'attitude fondamentale de l'homme devant le réel et dans ce sens, que « foi » est un des très rares mots qui peuvent nommer l'attitude centrale de l'être humain.

3. Que dire de la troisième partie, la plus longue de cet essai ? Il est important que le lecteur retienne l'essentiel : les évolutions, les itinéraires, le mouvement dans lequel la foi se montre en acte ; le développement du grain et de la semence, du ferment et de le levain ; puis, le développement des disciples et de la foi blessée ou affaiblie de ceux que Jésus rencon-

tra et aida « par sa foi ». Mais aussi le « par la foi » de l'*Épître aux Hébreux*, reconnu dans l'itinéraire d'Ignace, de Thérèse, de M. Portal, de M. Légaut et aussi de Jésus, jusqu'à arriver à pouvoir parler de la foi *de Jésus*. C'est par cette fente, par cette porte étroite du syntagme de « par la foi » que nous avons pu entrevoir la foi *de Jésus* et aussi la « foi *de Dieu* » jusqu'à pouvoir affirmer, à la limite : « Dieu *est* foi » ; affirmation surgie à un moment donné, sans pouvoir ni vouloir en dire plus ; mais en comprenant que de ce sommet, la perspective change parce qu'alors nous découvrons la foi de la manière dont M. Légaut la découvrit.

Il reste des fils à rassembler et à allonger. Il reste surtout à situer l'*expression* de la foi, le sens donné à la façon de professer des affirmations de foi et en plus, le *mode* de cette profession. Mais cela sera l'objet d'un autre essai.